

1807/4675.

HISTOIRE
DE LADY
LUCIE FENTON.

THE
L
THE

HISTOIRE DE LADY LUCIE FENTON.

Ouvrage traduit de l'Anglois

PAR M. DE M**

La pudeur seule obtiendra notre hommage,
L'amour constant rentrera dans ses droits.

LE C. DE B***

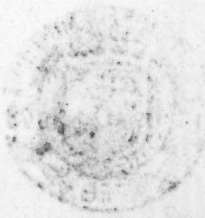
TROISIÈME PARTIE.



*C. d. B.****
iii.

A L O N D R E S.

1769.



HISTOIRE
DE LADY
LUCIE FENTON.

Ouvrage traduit de l'Anglais

Par M. De M...

Il est permis de dire que l'on ne trouve
pas de roman plus intéressant que celui-ci.

TROISIÈME PARTIE.



LONDRES.

chez M. de M...

1768.



HISTOIRE
DE
LUCIE FENTON.

LETTRE PREMIERE.

JEAN BELLAIR *Ecuyer, au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bar^t.*

 E retournai le lendemain à Acton vers l'heure à-peu-près que j'en étois parti. Je trou-
vai Lady Lucie & Miss Pleydel dans la
salle de compagnie ; on m'attendoit.

Miss Pleydel , après avoir un instant
partagé la conversation , nous laissa seuls.

Lady Lucie parut émue en me voyant ;
mais elle devint plus rassurée qu'elle ne

III. Part.

A

l'avoit été la veille. Elle étoit en deshabillé fort propre ; cependant elle paroissoit toujours malade. L'extrême pâleur de son teint , la langueur de ses beaux yeux & la foiblesse dont tout son corps défailloit , tout cela rapproché de ce qu'elle avoit été autrefois , m'arracha des soupirs que je voulois , mais que je voulois en vain retenir. Je pris mon mouchoir pour cacher mon émotion ; je prétextai un rhume , & avoir eu beaucoup à souffrir des incommodités du vent , qui précisément avoit été très-violent durant mon petit voyage. Elle y prit beaucoup de part & voulut me faire servir du chocolat : je la remerciai , je n'aurois pu en prendre.

Je fus bientôt remis , mais je ne pouvois parler. Elle parut dans le même embarras. On commença par des choses générales c'étoit des pauses & puis on bégayoit de ces lieux communs qui ne signifient rien : enfin je vous di-

rai à ma honte que Lady , malgré le désordre où étoient ses esprits , en reprit plutôt l'usage que moi. Elle ne put cependant mettre encore aucune liaison dans ses discours : elle tressailloit , & ne pouvoit prendre une assiette tranquille.

A force de me ramener sur les nouvelles qu'elle demandoit de Milady & du Chevalier Edoward , elle me mit dans le cas de lui raconter où , & de quelle manière j'avois passé tout l'été , & peu à peu une conversation suivie se forma.

Nous étions ensemble depuis une heure lorsque Miss Pleydel entra portant un verre de médecine & de l'eau. Lady refusa tout : « Non , ma chere Amie , dit-elle , j'en ai pas besoin d'aujourd'hui. » Je la pressai de continuer les remèdes qui pouvoient contribuer à la rétablir : je joignis mes prières à celles de Miss Pleydel ; à ses refus , je menaçai de m'en aller,

Alors Lady Lucie porta le verre sur ses lèvres ; mais le posant tout-à-coup sur la table : « Je ne le prendrai point , me » dit-elle , si vous me quittez , M. Bel- » lair ; cela dépend de ce que vous dî- » niez avec nous aujourd'hui. Le Che- » valier Wallcot , qui vient souvent voir » son Emilie , est obligé d'aller à la ville ; » que j'obtienne de vous de ne pas nous » laisser seules ! »

Je vous avouerai , Lumley , que je me sentis bien disposé à cette complaisance. Je lui souris , en lui répondant que , si elle prenoit sa médecine , je resterois. Cela fut fait dans un moment. Elle me remercia dans les termes les plus obligeans. Ne croyez pas que je fusse moins déterminé à rester , quoique je parusse balancer un peu. Je tiendrai pourtant la résolution que je vous ai dit avoir prise. Toute cette maladie peut avoir été affectée pour me surprendre encore. Cependant ce n'est point une illusion , que tous

cés changemens que je vois dans toute sa personne, autrefois brillante de tant d'appas, aujourd'hui la victime la plus digne de pitié. N'importe, elle a même aujourd'hui mille attraits. Ce je ne fais quel air sombre qu'elle a dans ce moment, cette langueur mourante qui l'abat, ces manières tendres & modestes, cette douceur expressive dans ses regards, tantôt obscurcis par les nuages de la tristesse, tantôt ranimés par des rayons d'une douce espérance, & par quelques lumières d'un lointain heureux.... Oh ! Lumley ! oui, il faut que jamais je n'en aime d'autre : jamais d'autre femme pour moi que Lucie ! Ceci soit dit entre nous.... Il ne faut point qu'elle sache tout ce que je ressens pour elle.

Si elle peut heureusement se rétablir ; si elle est tout ce que je desire la voir être dans sa conduite, quel excès de bonheur pour moi ! Mais je veux l'éprouver, oui, & très-sévèrement. Rien de ma

part ne lui fera connoître que j'aie repris pour elle mes premiers sentimens.
Voilà le plus joli propos du monde , me direz-vous.

Si je le démens , ne me croyez jamais à l'avenir ; jamais , mon Ami.

Je ressens trop bien encore les peines que j'ai souffertes. Il ne me sera certainement point facile de retenir dans mon sein la passion qui m'enflamme : je la sens prête à s'échapper à tout moment. Il me faut cependant la lui dérober. Un peu de contrainte & de dissimulation me mettront de niveau avec l'indifférence même, la feront supposer toute naturelle en moi , & rempliront mon objet. Mais après les contre-tems sous lesquels toutes mes ressources ont péri , je ferai bien emprunté à controuver les ruses dont , en pareil cas , l'usage est nécessaire : Mais nous verrons . . .

On se mit à table ; jamais je n'eus moins d'appétit : je mis toute mon étude

à remercier le plus poliment qu'il me fut possible de tout ce qu'on me présenta, & je parus aussi dégagé que j'avois souhaité le paroître.

Ma chere Lady Lucie à peine pouvoit manger, quoiqu'elle n'attendit point d'en être priée. Elle étoit trop émue, & dirai-je, trop fière, pour faire attention à ces petites cérémonies : eut-elle joui de la meilleure santé, elle se seroit très-peu fouciée des mets les plus exquis du monde.

Après le dîner on fit une conversation, à laquelle je me prêtai avec le plus grand plaisir ; & si la fin du jour ne m'eût pressé de repartir, j'aurois bien volontiers resté plus long-tems.

Lorsque je demandai mes chevaux, le domestique vint m'apprendre, à mon grand contentement, qu'il pleuvoit beaucoup, & qu'il ne pensoit pas que je dusse me mettre en chemin.

Lady Lucie saisit avec empressement cette occasion de me presser de rester ;

ajoutant avec un air de pudeur très-aimable , que j'aurois un petit appartement dans la ferme voisine , où couchoit le Chevalier Edoward Wallcot toutes les fois qu'il étoit à Aëton.

Je parus rêveur , comme si je me trouvois dérangé de quelque affaire , prétextant en avoir de considérables , & donnant cinquante excuses simulées & frivoles , qu'heureusement on traita en conséquence. Je soupai donc là où j'avois dîné.

Je me retirai de bonne heure , & ce fut un domestique de Lucie qui me conduisit à mon logis. Je fus très-étonné d'y trouver un appartement meublé avec un goût admirable : c'étoit des flambeaux d'argent avec des bougies , la plus belle porcelaine & le linge le plus fin ; tout y étoit comme dans un appartement chez Lady même.

Le lendemain je demandai à mon hôteesse d'où elle avoit eu de si beaux meu-

bles , en lui en faisant compliment. « Ils
» me sont venus avant-hier au soir , me
» répondit-elle , de Lady Lucie Fenton ;
» & ce fut sa Femme-de-chambre , M^{lle}
» Forest , qui vint arranger tout cela. »

C'est ici , Charles , une galanterie
très-recherchée ; Lady Lucie a pris &
fait mon rôle. C'est mon tour de volti-
ger ; & pour vous dire la vérité , j'ai
dessein & même un grand desir d'essayer
ce personnage : mais comme il n'est pas
absolument dans mon cœur , je pourrois
bien n'y pas réussir. J'essayerai pourtant.

Tandis qu'on me donnoit ces explica-
tions , le domestique de Lady Lucie vint
m'apporter des complimens de sa part ,
& m'inviter à déjeuner ; ce que j'acceptai
avec plaisir. Elle parut plus à son aise &
plus agréable ; mais elle ne put rien man-
ger. Pauvre Lucie ! sa santé est réelle-
ment en mauvais état ; j'ai le cœur dé-
chiré en la voyant si foible & si abattue :
elle eut cependant assez de gaieté jusqu'à

ce que je dis que j'allois prendre congé d'elle. Elle fut triste alors , & me demanda si elle ne me reverroit pas bientôt : « Ne pourriez-vous pas occuper, ajouta-t-elle en rougissant un peu , le petit appartement de la ferme ? Les soirées deviennent fort longues : le Chevalier Edoward , Miss Pleydel & moi , nous serions charmés de voir augmenter notre petite société. »

Je fis une révérence , sans accepter ni refuser. Elle fut honteuse à ce silence de ma part ; & lorsque je pris congé d'elle avec une sorte d'indifférence , à peine put-elle m'envifager : elle se détourna pour cacher ses pleurs.

Oh ! Lumley ! je pourrois mais je ne vous en apprendrai pas davantage. Dites-moi ce que vous pensez de tout ceci.



L E T T R E I I.

Miss PLEYDEL à Miss SOPHIE PLEYDEL.

Nous avons vu ici un phénomène bien extraordinaire ; M. Bellair rôdant un jour les champs , passa par hasard près d'un jardin qui se joint au nôtre : ce fut justement dans l'instant où je venois de gagner sur Lady Lucie de s'y promener d'un bout à l'autre.

Lady Lucie l'apperçoit la première , tressaille , s'écrie , & s'évanouit. M. Bellair vole à nous : il la relève & l'emporte sur un des sièges du jardin. Il parut étonné , frappé d'une surprise extrême à une telle rencontre Il jura ne l'avoir nullement prévue. J'avois pourtant songé d'abord que ce pourroit bien n'avoir été que l'effet d'un plan concerté de ses recherches à notre sujet , & de son empressement de renouer ses liaisons avec Lady Lucie Elle fut donc saisie elle-même

d'un égal étonnement, & le plus capable de lui faire impression . . . Ses transports, en le revoyant, furent si violens, qu'elle oublia toute la retenue & la dignité de son sexe : elle fut prête à se prosterner à ses pieds . . .

Vous n'imaginez point que M. Bellaïr ait pu souffrir une telle humiliation ; mais il ne lui échappa point le moindre signe qui marquât qu'il voulut recommencer d'être Amant. Avec cette crainte, Lucie ne put se livrer à la joie qu'elle auroit eue ; mais elle est plus tranquille, & ses manières sont de la plus grande décence en tout, lorsqu'il est présent. Elle a voulu lui faire occuper un appartement dans la maison où loge le Chevalier Edoward. Je crois donc qu'il ne nous quittera point, & qu'il passera ici l'hiver tant que nous y serons.

Il fut assez difficile de le faire résoudre à coucher aussi près de notre maison ; & je crois que nous n'y aurions point réussi,

s'il n'étoit survenu un orage qui l'empêcha de partir. Il est très-aimable assurément ; mais il ne m'a point paru être aussi sensible que je l'aurois voulu , à tout ce que notre pauvre Annie a essuyé de peines & de douleurs. Ses manières sont aisées , ses discours ont également un tour agréable & honnête ; mais la tendresse ne s'y montre nullement. Peut-être suspecte-t-il la sincérité de Lucie ; mais sa pâleur , son abattement , ses dégoûts sur toute sorte de mets , ses idées qu'aucune liaison ne rassemble qu'avec peine , ce ravage enfin dont elle est la malheureuse victime , ce spectacle doit le convaincre que tout en elle a souffert. Cependant il ne paroît souhaiter que le rétablissement de sa santé C'est à cela seul qu'il s'intéresse , & il tâche par toute sorte de petits soins d'exciter son goût à prendre quelque nourriture. Mais fût-elle entièrement rétablie , elle est si fort occupée à penser à lui , à parler de lui ,

qu'après cela elle ne fait aucun cas de rien.

Pendant son absence , elle étoit nuit & jour dans les frayeurs , dans des perplexités cruelles ; elle ne cessoit de me faire mille questions à son sujet : Comment me paroissoit-il ? Que disoit-il ? Pouvois-je penser qu'il fût touché de sa situation ? Qu'une étincelle d'amour restât encore dans son cœur pour elle ?

Comme je n'apperçois plus de traces des mêmes sentimens en lui , je ne voudrois point pour le monde entier l'abuser de fausses espérances : & si je vois qu'enfin il reprend sa tendresse , j'usurai de tous les ménagemens nécessaires pour le révéler à notre Amie , comme il convient à l'état où elle est Lorsqu'il est éloigné d'elle , elle est en proie ou à des transports , ou à la plus sombre mélancolie. Quand il arrive , mille émotions la soulèvent & l'agitent. Quand il part , ce sont des frayeurs & le découragement qui

s'en emparent. Tandis qu'il est auprès d'elle, c'est un tems calme & serein ; elle tâche de lui former une conversation , ou de bien suivre la sienne. Mais la conduite de M. Bellair n'a rien de bien significatif quant à ses sentimens envers Lady Lucie : je ne comprends point , je l'avoue , ce que veulent dire ses fréquentes visites. J'ai engagé le Chevalier Edoward à développer , dans les libres-entretiens qu'il a avec M. Bellair , quel est le fond de ses intentions : mais il m'assure qu'il ne les pénètre point. J'en ai toujours eu la plus haute opinion ; mais je reviens toujours à donner les premiers torts à notre Amie. Cependant s'il ne veut qu'user de représailles , & s'il prétend faire le voyage à son tour , cette conduite seroit dépourvue d'honneur & d'humanité ; car je suis bien certaine que ni le cœur ni la tête de Lady Lucie ne sauroient suffire à une épreuve de cette espèce.

L E T T R E III.

JEAN BELLAIR *Ecuyer, au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bart.*

Action.

ME voici, mon cher Lumley, dans ma ferme, heureux comme cet ancien Cincinnatus auprès de sa charrue, & aussi peu soucieux de l'abandonner. Je suis devenu Commensal dans le petit ménage de Lady Lucie, & j'ose dire, comme le Chef de Famille; car tous obéissent aveuglément à mes volontés, & s'empressent de remplir mes ordres.

Comme mon premier soin est de rétablir la santé & la tranquillité d'esprit de l'aimable Maîtresse d'ici, mes avis, mes intentions y sont suivis sans réplique.

Ayant vu que les Médecins lui avoient prescrit de faire de l'exercice & d'aller prendre l'air, comme deux remèdes ab-

folument nécessaires , je lui dis dernièrement que si elle vouloit s'en remettre à mes ordonnances , & les suivre en tout , j'osois me flatter de la voir mieux , sinon entièrement rétablie , dans très-peu de tems.

Un sourire agréable , un rouge charmant vint égayer son visage , & je vis bien que ma docile Convalescente obéiroit à tout ce que je pourrois ordonner.

Il nous faudra donc , dis-je en riant , & empruntant le style de la Faculté , essayer de la promenade : d'abord ce ne feront que des courts espaces , ensuite des plus longues distances à parcourir , en raison de vos forces récupérées , & de vos esprits restitués dans leurs fonctions plus énergiques. Pour notre premier essai , nous monterons en carrosse demain , le déjeûné pris. Lorsque nous rencontrerons un endroit dans les champs qui vous plaise , on y mettra pied-à-terre ; vous vous promenez jusqu'à vous fatiguer

un peu , alors on remontera dans la voiture.

Ce régime fut agréé & suivi de point en point. Au bout d'un très-court chemin une agréable prairie se présente : Lady Lucie propose d'y descendre ; je lui aide , à cause de sa grande foiblesse ; elle prend mon bras , & Miss Pleydel voulut rester dans le carrosse Le Chevalier Edoward est arrivé de la ville ce matin.

Pour distraire Lady Lucie de la fatigue de la promenade , je fis venir dans la conversation tout ce qui pouvoit l'amuser le mieux ; & pour une Femme qui n'avoit fait usage de ses jambes que pour la danse , elle courut dans la campagne plus que je n'aurois pensé , & soutint tout cet exercice beaucoup mieux que je ne m'y étois attendu : il est vrai qu'elle étoit un peu fatiguée lorsque nous regagnâmes son carrosse. Nous avons répété avec succès ce petit exercice trois ou quatre fois :

elle a repris un peu d'appétit & d'embonpoint ; elle en paroît beaucoup plus fraîche : son esprit , lorsque je suis avec elle , est beaucoup plus facile & plus gai , excepté lorsque je parle de la quitter , ce à quoi vous pensez bien qu'il faut me résoudre , pour m'en aller à Londres. La joie que mon retour auprès d'elle lui cause , est un remède plus souverain que tout ce que pourroient lui procurer les richesses du monde entier.

Ne me trouvez-vous pas , Lumley , d'une vanité bien ridicule ? Si vous aviez vu cependant combien elle a changé , vous ne seriez point surpris de tout ce que j'ose vous mander. Sa belle humeur ajoute chaque jour une vivacité nouvelle à son teint ; ses traits reprennent l'éclat qu'avoient flétri les souffrances qu'elle a essuyées ; car je suis bien persuadé aujourd'hui qu'une si grande altération dans tout ce qu'elle avoit été , ne doit plus me permettre d'en douter. Il

ne m'est pas possible de vous dire dans combien de tems elle pourra recouvrer son premier état ; ce ne sera qu'alors que je me déclarerai encore son véritable Amant. Mais si vous nous voyiez à présent , vous seriez surpris de ma fermeté ; elle ne néglige rien pour m'enlacer encore de ses chaînes ; & voir une Femme charmante dans de telles circonstances , c'est je crois , mon Ami , être exposé à une tentation aussi dangereuse que vous en ayez éprouvé depuis que vous fréquentez le sexe. Je suis prêt quelquefois à lui jurer Mais je me retiens , & souvent c'est à la fuite que je dois ma victoire En qualité d'Ami , de Médecin , il m'est permis de lui prendre la main quand je veux : croyez que je fais assez souvent usage de mon privilège de lui tâter le pouls Pensez-vous que je sois capable d'y causer des battemens plus fréquens & plus élevés ?

L E T T R E IV.

*Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bar^t,
à JEAN BELLAIR Ecuyer.*

Vous vous êtes réengagé dans de beaux filets, si vous avez quelque raison de soupçonner la réalité de la maladie de votre Inconstante. Vous direz cependant que tous vos soupçons ne sont que des phantômes, & que ce ne sont point de vaines apparences qui vous ont trompé. Vous êtes, mon Ami, dans un plus mauvais pas qu'auparavant, puisque vous me paroissez aussi fortement épris que jamais d'une Femme du caractère de Lady Lucie. Vous me faites réellement pitié; je crois pourtant que cette pitié est bien inutile: car si je juge de votre bonheur par vos Lettres, il y a long-tems que vous n'avez été aussi enchanté que vous me paroissez l'être.

Je ne sais si je dois appeller votre nou-

velle rencontre de Lady Lucie , une rencontre heureuse ou malheureuse Le tems seul la peut caractériser du titre qui lui convient ; il faut donc attendre qu'il s'explique. Je souhaite de tout mon cœur qu'enfin vous soyez heureux ; mais vous ferez bien digne de blâme , si vous ne tâchez de donner à votre félicité présente un fondement plus solide. Je tremble , M. Bellair , que votre amour (car aujourd'hui vous aimez jusqu'à l'idolâtrie) ne vous aveugle entièrement. Vous présumez beaucoup , à ce que je vois , du pouvoir de vos nouvelles assiduités ; mais touché comme vous l'êtes de sa prétendue mauvaise santé , & amorcé par sa tendresse , prenez garde Prenez garde . . . vous êtes , à mon avis , dans un plus grand danger que vous n'avez été. Vous sçavez ce que c'est que voir sans cesse une Femme qui nous est mille fois plus chère que la vie . . . Il n'est plus alors en notre pouvoir de résister ; souvent

nous périssions alors que nous nous croyons bien loin de tout écueil.

M. Martin me dit hier que , puisque je ne voulois point épouser Miss Belton , il étoit lui-même prêt à lui donner sa main.

Je ne repliquai pas un mot. Qu'aurois je pu lui répondre ? Ne valoit-il pas mieux acquiescer par un silence , que former des objections contre un dessein dans lequel je n'aurois fait probablement que l'affermir davantage ?



L E T T R E V.

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bar^t.*

MA chere Lucie , car c'est ainsi qu'il faut que je la nomme , commence à ouvrir sur moi des yeux que de nouveaux charmes embellissent : elle est beaucoup mieux. L'autre jour je la remis chez elle , après une plus longue promenade que de coutume , avec des couleurs pareilles à celle de la rose : mais elles se fanèrent un peu , lorsque je demandai mes chevaux pour partir,

Elle se porte mieux ; mais elle tombe par fois dans des langueurs qui m'affligent. Ces lointains , ces perspectives de campagnes vastes & solitaires , lui plaisent infiniment tandis que nous promenons. Je lui ai apporté quelques paysages dont elle s'amuse beaucoup. Elle me dit qu'elle ne fera jamais de grands progrès
dans

dans la peinture , parce qu'elle ne sçau-
roit s'y appliquer ; cette étude lui pa-
roît pourtant fort agréable. Elle recom-
mence , & il faut que ce soit moi qui di-
rige son pinceau. Je souhaite , Charles ,
qu'à son tour elle ne m'apprenne point
des choses que peut-être je ne pourrai ja-
mais oublier. Je veux cependant venir à
bout de cette insupportable mélancolie ,
qui non-seulement éteint sa vivacité ,
mais qui s'oppose encore au rétablisse-
ment d'une santé que je m'efforce de rap-
peller par tous les soins dont je suis ca-
pable.

Lorsqu'elle ne souffre point , & qu'elle
à un peu de gaieté , nos heures se passent
agréablement. Le Chevalier Edoward &
Emilie sont les êtres les plus sensibles du
monde , & ma Lucie... oui , permet-
tez-moi de ne la plus appeller que ma
Lucie... est d'un commerce délicieux :
je n'en goûtai jamais les charmes comme
aujourd'hui. Cependant au milieu d'une

conversation la plus enjouée , elle s'arrête , s'interrompt & soupire ; & lorsqu'en prenant sa main je lui en demande le sujet , elle fixe affectueusement ses yeux sur moi , répète ses soupirs , & m'assure qu'ils sont involontaires , mais qu'elle ne sçauroit s'en abstenir.

Je n'ai point encore osé lui parler de musique , parce que le chant , jusqu'à ce qu'elle soit mieux rétablie , pourroit lui être nuisible.

Elle s'applique assidument à peindre , & elle profite beaucoup. Elle a des talens admirables , avec lesquels elle peut acquérir des agrémens infinis , si elle ne les néglige pour se livrer encore à un genre de vie volage & dissipé.

Elle ne reçoit aujourd'hui que Madame & M. Fenton , que j'y ai rencontrés. Ils m'accueillent l'un & l'autre de la façon la plus gracieuse. Je prétends la remener à Londres : c'est-là , oui , c'est-là , au milieu du monde le plus folâtre , que je

pourrai juger si elle est en effet bien changée. Mais elle n'est point encore assez bien rétablie pour soutenir ce voyage, & pour reprendre le train de vie que l'on mène à la ville. Elle n'a personne ici avec qui pouvoir se dissiper que le Chevalier Edoward, & je lui en ai fourni des occasions bien favorables, en comptant des petites douceurs de tems en tems à Miss Pleydel, pour voir quelle impression cela peut faire sur l'esprit de Lady Lucie; mais elle ne rend au Chevalier que ce que la politesse exige, & court ordinairement prendre son livre ou son pinceau lorsque je ne paroiss pas disposé à l'amuser moi-même.

Je ne puis m'empêcher de rire, lorsque vous me parlez du projet de nûces de M. Martin. Pourriez-vous me dire qui il veut par-là tourmenter aussi impitoyablement? Est-ce vous, Lady, ou lui-même? Je croirois qu'il prétend s'appliquer le supplice de tous les trois.

L E T T R E VI.

Lady LUCIE FENTON , à *Miss* SOPHIE
PLEYDEL.

EMILIE m'a dit, ma chere Sophie, vous avoir écrit le bonheur inespéré que j'avois eu, celui de revoir M. Bellair. Mon bonheur, ai-je dit? Je ne fais ce que j'écris. N'importe, la joie que j'ai ressentie de son retour, les plaisirs charmans & vifs que sa société me donne chaque jour, que dis-je, à toute heure, sont bien au-dessus de tout ce que je puis décrire : mais il y a une incertitude si effrayante dans notre liaison renouvelée, que ma raison s'y perd lorsque j'y réfléchis.

M. Bellair, à la vérité, me voit; il est souvent auprès de moi; tous ses procédés sont extrêmement prévenans & honnêtes; il est de la plus délicate attention sur tout ce qui peut contribuer à ma santé :

mais il est si différent pour tout ce qui m'intéresse plus tendrement , si différent des premiers jours de mon bonheur (ô jours , ô momens que je ne dois rappeler jamais ! vanités , égaremens qui m'avez perdue !) M. Bellair est si changé de ce que je l'ai vu être pour moi , que je transis de crainte qu'il ne me délaisse pour toujours. S'il en est ainsi , il eût mille fois mieux valu que ma mort eût prévenu son retour.

Ta chere , ta bonne Sœur s'étonne que je me chagrine ainsi. N'en ai-je pas bien raison , Sophie ? Peut-on penser qu'un jeune Homme aussi parfait , d'une telle Famille , d'une si belle fortune , & d'expectatives aussi brillantes , soit long-tems sans trouver des partis ? Et lorsque ce jour arrivera oh ! qu'il ne reste rien de moi ! que ma mémoire soit à jamais ensevelie ! Non , je ne vivrai point pour être le témoin d'un revers aussi accablant. Cette seule idée me tue ; j'expire à cette

L E T T R E VI.

Lady LUCIE FENTON , à *Miss* SOPHIE
PLEYDEL.

EMILIE m'a dit , ma chere Sophie , vous avoir écrit le bonheur inespéré que j'avois eu , celui de revoir M. Bellair. Mon bonheur , ai-je dit ? Je ne fais ce que j'écris. N'importe , la joie que j'ai ressentie de son retour , les plaisirs charmans & vifs que sa société me donne chaque jour , que dis-je , à toute heure , sont bien au-dessus de tout ce que je puis décrire : mais il y a une incertitude si effrayante dans notre liaison renouvelée , que ma raison s'y perd lorsque j'y réfléchis.

M. Bellair , à la vérité , me voit ; il est souvent auprès de moi ; tous ses procédés sont extrêmement prévenans & honnêtes ; il est de la plus délicate attention sur tout ce qui peut contribuer à ma santé :

mais il est si différent pour tout ce qui m'intéresse plus tendrement , si différent des premiers jours de mon bonheur (ô jours , ô momens que je ne dois rappeler jamais ! vanités , égaremens qui m'avez perdue !) M. Bellair est si changé de ce que je l'ai vu être pour moi , que je transis de crainte qu'il ne me délaisse pour toujours. S'il en est ainsi , il eût mille fois mieux valu que ma mort eût prévenu son retour.

Ta chere , ta bonne Sœur s'étonne que je me chagrine ainsi. N'en ai-je pas bien raison , Sophie ? Peut-on penser qu'un jeune Homme aussi parfait , d'une telle Famille , d'une si belle fortune , & d'expectatives aussi brillantes , soit long-tems sans trouver des partis ? Et lorsque ce jour arrivera oh ! qu'il ne reste rien de moi ! que ma mémoire soit à jamais ensevelie ! Non , je ne vivrai point pour être le témoin d'un revers aussi accablant. Cette seule idée me tue ; j'expire à cette

seule appréhension , & je m'en félicite. Pourquoi , me direz-vous , me rendre moi-même aussi misérable ? En vérité , Sophie , je ne puis soutenir cette pensée. Je suis pourtant bien soulagée , parce que je crois avoir obtenu mon pardon de celui que j'avois éloigné de moi : mais il n'est que trop vrai qu'il ne m'aimera plus ; il ne fait paroître que des dégoûts , de l'aversion pour moi. Il prendra sans doute tous les soins imaginables pour ma santé , toute sorte de moyens de la rétablir ; mais pour quelle fin ? Puissé-je seulement mourir de me voir accablée de son indifférence !

Quelquefois il me regarde avec ces yeux qui m'admiroient si bien autrefois ; mais il les détourne aussi-tôt , comme s'il étoit choqué d'un objet trop peu distant. Quelquefois il prend mes mains , il les presse entre les siennes , lorsque je suis triste & que je soupire , comme cela m'arrive souvent ; il me demande , avec

les accens les plus doux, ce que je souffre, ce qui m'afflige ? après il se lève & se promène, comme s'il craignoit quelque chose de contagieux de m'avoir touchée. Qu'est-ce, qu'est-ce qui peut causer en lui toutes ces contrariétés ? Il n'importe, quoiqu'il fasse, je ne puis cesser de l'aimer, ni lui rien ôter de mon estime. Malgré tout cela, je n'en adore pas moins la cause précieuse de toutes mes peines, & je ne voudrois pas moins faire tout au monde pour le convaincre de la sincérité & de la constance de mes tendres sentimens pour lui. Certainement, après tout ce qui s'est passé entre nous, il ne peut point penser que j' imagine le jouer encore. Pourroit-il ne pas avoir une entière confiance en moi, quand je suis punie de mes folles erreurs par la perte de ma raison & de tout mon être ? Mais je me trompe ; il ne m'a jamais aimée . . . ou du moins il ne m'aimera jamais encore : & quoiqu'il soit aussi em-

pressé pour me procurer la santé, lorsque l'esprit est ainsi attaqué, tôt ou tard le corps participe de la foiblesse de cet autre agent qui ne peut plus le mouvoir...

M. Bellair veut que je m'attache au dessein pour m'amuser & pour me distraire, & il m'assure qu'il apperçoit beaucoup de goût dans mes petits ouvrages. Je trouve certainement un plaisir infini à recevoir de ses leçons : sa ressemblance, je l'ai saisie admirablement par exemple; mais ce n'est pas là un prodige, son image est si vivement empreinte dans mon cœur ! Mais que je suis insensée de ne me plaire qu'à tout ce qui déchire ce triste cœur ! Il n'a point vu cette peinture, & ce n'est pas mon intention de la lui montrer. Je veux, Sophie, cacher à cet Homme adoré, une partie de mes foibles. Mais, hélas ! ce n'est pas toujours... c'est rarement en mon pouvoir. Ma tendresse se fait jour & se découvre par mille petites choses. S'il paroît fâché,

ou même s'il est un peu sérieux , je ne puis vivre , je fonds en pleurs ; & lorsqu'il me demande la cause d'un chagrin que je ne puis lui dérober , qu'il m'est difficile de la tenir secrète dans mon sein ! Je m'immole cruellement à mon amour , qu'aucun prix ne récompense.

Comme les matinées sont belles encore , & que l'on me dit que l'exercice m'est bon , nous allons nous promener ensemble. L'autre jour sa conversation m'avoit si bien amusée , que nous fîmes plus de chemin qu'à notre ordinaire : enfin je me lassai si fort , qu'à peine il me restoit la force de me remuer. Dès qu'il vit que je ne pouvois plus marcher , il apperçut sur notre route un tronc d'arbre , il me prit dans ses bras & courut me porter sur ce siège. Il m'obligea de reposer ma tête sur son épaule , tandis que sa main pressoit la mienne : il me regardoit avec des yeux où je lisois les plus tendres inquiétudes ; à tout instant il me

demandoit si je me trouvois un peu mieux , & ne cessoit de se reprocher de m'avoir fait faire une promenade aussi longue.

Que ces momens furent délicieux , Sophie ! j'étois presque anéantie de plaisir. Mon cœur sembloit se dissoudre en présence du sien , me quitter & courir s'identifier avec le sien ; mes émotions furent au point (comme il se méprit sur la cause qui les faisoit naître !) qu'il en conçut de vives allarmes. Il me força de me presser contre son sein ; alors mille paroles flatteuses murmuroient entre ses lèvres , & formoient à mes oreilles l'enchantement le plus divin. Mais ce n'étoit sans doute qu'un rêve séduisant : car dès que nous fumes arrivés , dès qu'il vit que j'étois revenue de ma lassitude , il me traita le reste du jour avec la froideur la plus mortifiante , avec une indifférence qui glaçoit mon ame confondue.

Oh, Sophie ! après des démonstrations si parlantes de sa tendresse , cette indifférence étoit pour moi un assemblage de traits empoisonnés. Laplume me tombe des mains je ne puis vous peindre la foule de sentimens qui m'oppressent ; ils vont presque au-delà de tout ce que je puis endurer.

L E T T R E V I I .

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*CHARLES LUMLEY *Bar^t.*

Vous avez raison , mon cher Charles , je suis dans le plus grand danger. Mon amour augmente à toute heure ; je suis donc conséquemment de moins en moins capable de le dissimuler.

Il n'y a que peu de jours que je faillis me découvrir. Nous nous promenions : Lady Lucie s'appuyoit sur mon bras ; nous causions ; & sans y songer, la pro-

menade nous mena trop loin. Il me falloit consulter ses forces ; je m'apperçus qu'elles alloient lui manquer avec la respiration. Heureusement à quelques pas de nous étoit un tronc d'arbre sur le chemin : je la portai tout auprès , & la priaï de s'asseoir sur ce siège champêtre ; sa tête reposa sur mon sein. Je m'allarmai beaucoup de sa lassitude , craignant qu'elle n'eût des suites : elle ne pouvoit parler ; un tremblement universel l'agitoit. Jamais je ne fus si mal à mon aise. Tandis qu'elle étoit ainsi penchée , ma tendresse ne cessoit de lui parler ; je lui demandois mille choses à la fois : c'étoit peut-être autant de petites indiscretions contre moi. Je me les reprochai d'abord. Je crois cependant qu'excédée de fatigue , elle ne put y faire aucune attention. Le reste du jour je me surveillai moi-même , & j'eus soin de laisser voir assez d'indifférence dans mes regards & dans mes actions , pour corriger l'excès de tendresse

que je lui avois prodigué dans ce moment. Je me comportois ainsi pour prévenir les maux que , dans une situation aussi touchante , auroit pu entraîner une nouvelle déclaration de ma part.

Elle peint très-bien ; son pinceau varie & colore tous ses objets avec des graces singulières : je me plais à demeurer quelquefois près d'elle pour admirer ses ouvrages.

Je vais vous dire à quoi nous consumons le tems. Miss Pleydel fait ordinairement quelque joli ouvrage à l'aiguille. Le Chevalier Edoward , lorsqu'il est avec nous (& c'est très-souvent) nous amuse de quelque lecture d'Auteurs les plus estimés , & Lady Lucie , d'une main soutenant sa tête , dessine de l'autre quelque perspective ou copie des desseins des plus grands Maîtres. Je me tiens aussi près d'elle que j'ose y être , observant chaque trait de ses crayons comme pour les conduire ; mais si ses œillades devien-

vent trop fréquentes , je vais doucement me placer derrière elle ; je regarde par-dessus son épaule : la blancheur de son col éblouit mes yeux ; ils craignent de regarder , & ne peuvent ne pas revenir sur cet objet qui les enchante. J'ai soin cependant de ne la point laisser travailler trop long-tems ; car je ne cherche qu'à rétablir sa santé.

Lorsque le tems ne nous permet pas de sortir , je la prie de jouer au volant pour faire un peu d'exercice : l'autre jour , du revers de la raquette , j'envoyai le volant contre sa joue ; le coup retentit , & je vis l'effort qu'elle se fit pour ne pas crier. Furieux de ma mal-adresse , je jetai mon volant dans le feu ; je courus embrasser Lucie , & lui demander mille pardons de la douleur que je lui avois causée. Elle rougit , me pardonna sans peine ; & voyant brûler les plumes : « Ah ! mon pauvre volant , s'écria-t-elle » en souriant , tu ne m'as point blessée !

» C'est à moi seul à qui tout le reproche
» est dû , m'écriai-je ; & je suis prêt à
» subir le châtement que votre colère
» voudra m'imposer. »

« Je ne saurois punir qui j'aime si tendrement » reprit-elle , non sans rougir , & laissant échapper de ses yeux l'expression de la plus vive tendresse ;
« & puis n'y auroit-il pas trop de cruauté ? Car vous n'avez pas certainement
» prétendu me frapper. »

« Vous frapper ! moi , m'écriai-je
» en la pressant dans mes bras ? O ciel !
» pourriez-vous imaginer que j'aie jamais voulu vous faire le moindre
» mal ? »

Je ne fais , Lumley , jusqu'où m'eussent conduit ces transports , si le Chevalier Edoward ne fût entré. Son arrivée me soulagea. Lady Lucie en parut plus triste tout le reste du jour.

O ma chère Lucie ! elle m'a toujours aimé ; j'en suis aujourd'hui bien assuré.

Mais le pouvoir de ses charmes s'augmente tous les jours , & c'est tous les jours plus de danger pour mon secret. A des preuves si décisives d'une passion si bien sentie, le moyen qu'on ne s'échappe?

Elle ne paroît nullement desirer de retourner à Londres , quoique l'hiver s'avance à grands pas. Je n'ai garde de le lui proposer , de peur que sa santé , qui n'est pas encore parfaitement rétablie , n'ait à en souffrir : peut-être qu'elle aime à s'imaginer me mieux posséder ici ; mais toutes les bonnes façons qu'elle m'y témoigne , quoiqu'affectueuses & sages , ne changeront rien à la résolution qui me fixe. Comme ses mauvais traitemens ont été publics , il faut aussi que son changement éclate aux yeux de tous. Je l'aime avec excès ; mais ma fermeté ne s'ébranlera point.



L E T T R E V I I I.

Miss SOPHIE PLEYDEL , à *Lady* LUCIE
FENTON.

U NE Lettre d'Emilie m'a informée , ma chere Lady , du retour de M. Bellair ; j'ai commencé à concevoir les plus flatteuses espérances de vous voir un jour aussi heureuse que vous souhaitez , que vous méritez de l'être après votre conduite réparée. D'où vient donc cet abattement continuel , ce mal-aïse sans fin ?

Il ne me paroît pas croyable qu'un Homme qui pense aussi noblement que M. Bellair , puisse songer à déguiser ses sentimens , uniquement pour vous rendre malheureuse. Une telle vengeance est si indigne d'un homme qui auroit à l'honneur les plus légères prétentions , que je ne conçois pas , je l'avoue , que ce soit là le motif de ses nouvelles poursuites. S'il y avoit pourtant quelques raisons de

croire qu'il fût capable d'agir d'une manière aussi opposée à ses principes & à sa conduite passée, il y auroit plus de prudence de rompre toute liaison avec lui & d'en prendre congé pour toujours, que de lui laisser concevoir encore des espérances; car cette façon de penser, supposée en lui, suffiroit pour ne vous pas mériter. . . . Mais je crois plutôt, (quoique je craigne un peu de me tromper en vous parlant ainsi) qu'il vous aime toujours. Il appréhende sans doute que vous ne puissiez l'entendre s'expliquer encore sur un sujet qui vient de vous causer des malheurs aussi réels. Ses soins attentifs pour votre santé, ses alarmes sur cette dernière épreuve qu'une lassitude qu'il se reproche de vous avoir occasionnée, ces saisissemens que vous appercevez en lui, lorsqu'il vous regarde ou qu'il vous touche, tout cela ne provient, je m'assure, que d'une passion qu'il a bien de la peine de vous cacher,

mais sur laquelle il croit devoir se taire quant à présent.

Je ferois au désespoir de me tromper dans mes conjectures , parce que la paix dont vous commencez à jouir peut devenir encore la victime d'une déclaration nouvelle. Mais si ma pénétration portoit à faux , il ne vous reste qu'un moyen , c'est que , s'il vous joue , il vous faut le congédier , tant par rapport à votre réputation , que par rapport à votre tranquillité.



L E T T R E IX.

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bart.*

IL faut encore plus que jamais , mon cher Charles , combattre une passion qu'on n'a pas entièrement vaincue ; je ne vois pourtant pas bien mes raisons de vous parler ainsi.

Mes différentes entrevues avec Lucie , cette molle langueur répandue dans toute sa personne , cette douceur dans ses regards , ces fréquentes & enchanteresses déclarations qu'elle daigne me faire de m'aimer encore , & de ne jamais cesser de m'aimer , le plaisir que je goûte d'avoir pu la changer , tout cela rallume une flamme mal étouffée , & m'embrâse d'un feu si violent , qu'il me faut actuellement céder pour un tems & changer malgré moi mon premier plan.

Elle m'occupe tout entier ; je ne vois ,

je n'entends qu'elle ; je ne pense , je ne respire , je n'existe que par elle & pour elle seule : cependant quelles que soient sa séduisante douceur , sa délicatesse & ses prévenances même , il me semble encore appercevoir dans quelques endroits de sa conduite , je ne fais quoi de contraint & de peu naturel : je ne saurois l'en blâmer ; mais les soupçons m'environnent , & m'obligent d'être encore plus sur mes gardes.

Elle se rappelle sans doute les transports que son goût pour la musique m'a eu causés. . . . Un de ces jours , lorsque j'entrai dans son appartement , elle quittoit son claveffin ; elle venoit , me dit-elle , de s'y amuser pendant deux heures , pour regagner la facilité de le parcourir plus légèrement : elle eut la bonté d'ajouter « que comme j'avois témoigné » autrefois trouver quelque plaisir à l'entendre chanter & s'accompagner , elle » vouloit tâcher de me rendre agréables

» les momens que je voulois bien passer
» auprès d'elle ».

O la plus admirable des Femmes ! . . .
Après cela , qui pourroit résister au desir
de l'entendre ? Dès que le déjeûné
fut pris , elle se rendit à mes prières , &
mit toute sa science en usage pour m'en-
chanter ; à peine j'étois le maître du ra-
vissement dont j'étois enlevé. J'aurois été
d'ailleurs bien impoli & très-mal né , de
me montrer insensible aux efforts qu'elle
vouloit bien faire pour me procurer des
plaisirs. Je crus voir qu'en finissant elle
ne me paroissoit pas à son aise ; j'en fus
très-inquiet , & je m'empressai de soula-
ger un cœur accablé d'une foule de sen-
sations qu'on ne peut décrire , qu'à la fin
on ne peut supporter.

Je lui proposai de faire un tour de pro-
menade : elle me donna sa main en pouf-
fant un soupir dont je fus pénétré ; elle
étoit si absorbée dans ses pensées , qu'elle
se laissoit conduire dans le jardin sans rien

ajouter à son habillement , quoique l'air fût très-froid.

Je l'arrêtai , & je courus demander son mantelet à sa femme-de-chambre : je le jettai sur ses épaules , tandis qu'avec des sourires d'amour & de complaisance , elle me remercioit des soins obligeans que je prenois d'elle.

Elle tâcha de me paroître gaie & tranquille ; mais je voyois tous ses efforts se consumer inutilement. Enfin je vins à bout de la tirer de sa mélancolie , par un moyen qui ne me fut pas absolument bien agréable ; je vis pourtant que pas un autre n'y pouvoit réussir.

Nous nous promenâmes dans toutes les allées du jardin : je fis naître dans notre conversation tout ce que je croyois devenir un sujet d'amusement pour elle , ou un moyen au moins de dissiper les sombres idées qui me sembloient s'être emparées de son esprit : je ne recevois de réponse que par des yeux baissés , par

des soupirs qui sembloient opprimer son cœur ; ils étoient accompagnés de quelques pleurs secrets & mal retenus qui couloient sur son visage , pâle encore , mais rempli de mille attrait.

Lumley , je ne pus te voir à ce chagrin qui alloit croissant. Je jetai mes bras autour d'elle en marchant , je pressai sa main : « Apprenez-moi , lui i-dis-je , la » cause de cette peine nouvelle ? »

« Je voudrois me la cacher à moi-même, répondit-elle ; je veux l'oublier. » Non, vous ne le voulez pas , repliquai-je ; vous ne cessez d'entretenir une tristesse dont vous vous faites la victime renaissante ; peut-être , si je ne puis entièrement la soulager , votre douleur deviendra-t-elle plus légère en me permettant de la partager ».

Elle parut ne plus savoir où elle en étoit , & se tut un moment. Je lui pressai tendrement la main , & elle me dit : « Le souvenir de mes erreurs passées , » que

» que je crains ne pouvoir jamais répa-
» rer , est la cause unique de ma douleur
» présente. Je crains que vous , M. Bel-
» lair , continua-t-elle en me regardant
» avec transport , vous ne me revoyiez
» jamais des mêmes yeux dont vous m'a-
» vez vue. Vous avez , il est vrai , pro-
» digué la pitié la plus généreuse , en
» vous intéressant au rétablissement de
» ma santé : mais lorsque je me rappelle
» la tendresse que certainement votre
» cœur a ressentie pour moi , tandis que
» j'étois assez insensée pour n'en pas faire
» le cas & l'estime qu'il méritoit ; lors-
» que je me rappelle ces jours , ces heu-
» res consacrés par l'effusion de vos ten-
» dres sentimens ; jours , heures , conti-
» nuoit-elle fondant en larmes , que
» je ne reverrai jamais , qui jamais ne
» recommenceront pour mon bonheur
» disparu ! »

Il ne m'est pas possible de vous expri-
mer combien ses pleurs & ses sanglots ,

qui l'empêchèrent de continuer , m'affectèrent. J'allois dépouiller tout déguisement , & lui avouer que ma passion étoit aussi sincère & aussi vive que jamais ; mais un instant de réflexion vint m'arrêter. Je me ressouvins heureusement que dans les premiers discours qu'elle m'avoit tenus , elle m'avoit dit que , si je ne pouvois l'aimer encore , je pouvois du moins demeurer son Ami. Tirant donc avantage de cette équivoque , je lui demandai si elle ne seroit pas satisfaite de mon amitié , sentiment dont j'éprouvois pour elle l'ardeur la plus pure , & qui m'avoit porté à faire tout mon possible pour adoucir les inquiétudes de son esprit , & pour rappeler ses sens de leur mortel épuisement.

Là-dessus je m'interromps & j'attends sa réplique , me regardant comme l'homme le plus fertile en expédients heureux , & sachant bien que ni la vanité ni la délicatesse ne lui permettoient de les

analyser. Mais, fier d'avoir franchi ce pas difficile, je la vis demeurer interdite. J'en fus profondément touché ; son affliction me parut l'effet de la prétendue perte de mon amour : je ne pus la dissiper, & je poursuivrai mon projet. Je serai son Ami de plus en plus, sans me déclarer son Amant, jusqu'à ce que je sois pleinement rassuré sur l'état de ses sentimens, & alors.... si je la trouve constante.... oh ! Lumley, que mon bonheur sera parfait ! Mais ne me permettez pas de me bercer de trop flatteuses espérances. Nous avons plusieurs dé-mêlés à terminer ; il est nécessaire qu'elle souffre encore plus long-tems ; mais je ne puis la voir dans les douleurs de son repentir. Il faut me séparer d'elle pour quelques jours. Peut-être qu'elle songera à venir à la ville où je serai. Alors tout pourra beaucoup mieux s'arranger. Lorsque je la reverrai, si ses heureuses dispositions persévèrent, peut-être que je

changerai quelque chose dans ma conduite présente : mais point de déclarations plus directes que je ne sois bien sûr de la vérité de ses sentimens , si jamais on peut le devenir de ceux d'un être aussi léger , aussi volage que l'est sans doute une Femme.

L E T T R E X.

Miss PLEYDEL , à Miss SOPHIE PLEYDEL.

MON SIEUR Bellair nous a quittées dernièrement pour trois ou quatre jours. Concevez l'état affreux de Lady Lucie pendant une si longue absence.

Elle passe les jours & les nuits dans les soupirs , dans les larmes & dans les plaintes. Quelquefois elle s'enflamme & s'irrite ; mais bientôt elle s'apaise , n'ayant ressenti , je crois , qu'une émotion subite de son ancienne vivacité , & elle retombe dans les gémissemens de son amour méprisé.

« Il m'a promis son amitié seulement ,
» dit-elle , & il m'a fait voir que je ne
» dois m'attendre à rien de plus. Lors-
» que je l'ai vu aussi peu sensible aux ac-
» cords de ma voix & de mon claveffin ,
» j'ai vu que l'amour n'étoit plus dans
» son cœur. Toute cette tendresse appa-
» rente , tout cet intérêt dont il vient de
» se laisser toucher , n'étoit qu'un mou-
» vement de compassion , qu'un instinct
» de pitié. . . . Ne suis-je donc devenue
» qu'un objet de pitié pour un homme
» dont je fus adorée ! . . . Quelle réflexion
» humiliante ! . . . Eh bien ! j'ai mérité
» qu'il changeât ainsi , ajouta-t-elle ,
» versant un torrent de larmes ; & pour
» achever ma misère , cette pitié même ,
» il me la retirera ! Dans quel état d'ab-
» jection ne suis-je pas réduite ? Gémir ,
» supplier , mourir pour le retour d'un
» amour qu'il répand peut-être dans ce
» moment avec une tendresse prodigue
» aux genoux d'une nouvelle Amante !

» Voilà mon tourment, le poison qui
» me déchire, le supplice que je ne puis
» endurer. »

» Mais pourquoi, ma chère Lady Lu-
» cie, interrompis-je, voulez-vous vous
» tourmenter ainsi? Je ne saurois m'i-
» maginer que M. Bellair se soit engagé
» à une autre qu'à vous: il s'est présenté
» trop constamment chez vous, pour
» qu'il ait pu avoir le tems de se lier
» avec quelque autre personne dans Lon-
» dres. »

» Quoi! s'écria-t-elle avec vivacité,
» quatre jours entiers ne suffisent-ils pas?
» N'a-t-il pas pu dans quatre jours former
» un nouvel engagement? Ne peut-il pas
» rester encore de plus quatre, dix,
» vingt jours? Jamais, jamais il ne re-
» viendra. »

Ce fut en vain que je voulus lui per-
suader qu'il pourroit être indisposé, ou
bien qu'il étoit occupé, dans sa Famille,
du retour général à la ville: en vain j'a-

joutai bien d'autres raisons à celles-là ; son impatience les rejetta toutes. Les maux imaginaires , quand nos idées se prêtent à les fomenter , deviennent plus intolérables que les maux réels. C'étoit par ces tourmens en idée que Lady Lucie se donnoit la mort , & tout ce que je pouvois lui dire étoit inutile & se perdoit dans les airs.

Un bruit entendu la fit bondir de dessus sa chaise ; elle court à la fenêtre & s'écrie avec transport : « Il est arrivé ; le » voilà. » Mais sur le champ , dès qu'il entra , elle se retint un peu par réflexion.

Elle avoit dit plusieurs fois pendant son absence qu'elle se reprochoit un excès de foiblesse , en faisant paroître un si fort attachement pour un homme qui en avoit si peu pour elle.

Il s'approcha d'elle avec ces graces qui lui sont si naturelles , & parut charmé du plaisir de la revoir : il vole à elle , lui

prend la main avec une aimable familiarité , & la regardant en même tems :

« Vous me paroissez plus pâle que vous n'ériez , lui dit-il , Lady Lucie , lorsqu' je suis parti. Vous seroit-il arrivé quelque chose pendant mon absence? »

» Cette absence a été si longue , reprit-elle , Monsieur , que vous ne pouvez guère vous souvenir , je crois , de l'état où vous m'avez laissée. »

Il reçut ce petit reproche sans rien répliquer , & lui présenta tout de suite quelques desseins nouveaux que je trouvais admirables.

Elle reprit bientôt sa bonne humeur , & les sourires qu'elle lui adressoit de tems en tems , témoignèrent que sa vue avoit dissipé tout-à-coup la petite colère qui l'alloit transporter.

Je remarquai aussi qu'il s'étoit très-élegamment paré. Lorsqu'il lui fit sa première visite , il avoit couru à cheval par toute sorte de tems : mais à cette fois il

étoit venu dans sa voiture, les cheveux proprement arrangés, comme l'on se met pour une conquête. S'il pensoit ce que je fais, il seroit bien persuadé que nul ornement étranger ne lui est nécessaire; de quelque façon qu'il soit, elle l'idolâtre. Cependant, Sophie, à mon avis; cette attention de M. Bellair sur sa personne, découvre en lui un vrai desir de plaire, & je me doute fort qu'un reste d'amour tapi dans un recoin de son cœur, y fait le guet, prêt à s'en échapper, quoiqu'il puisse avoir des raisons pour bien masquer encore la petite embuscade. Je suis toutefois enchantée de son retour; car en vérité les plaintes éternelles de Lucie me rendent la vie à charge. De toute mon ame, je desire son bonheur; mais je vous avouerai, à vous parler franchement, que je ne crois pas que M. Bellair veuille le hâter.

L E T T R E X I.

De la même à la même.

UNE querelle entre Amants, dit quelqu'un, est un renouvellement d'amour. Voici la preuve de la vérité de cette observation.

Lady Lucie & M. Bellair semblent n'avoir d'yeux ni d'oreilles que réciproquement l'un pour l'autre. Il agit avec elle avec une sorte de tendresse qui, par cette familiarité aisée qu'il y met, la pousse & l'exerce au-delà des mesures à garder. Il l'oblige par-là, pour ainsi dire, d'en user de même avec lui, ou de se tenir sur une réserve qui, quoiqu'elle en impose sans doute, doit le mettre cependant dans la nécessité de découvrir les sentimens qu'il a aujourd'hui pour elle, ou de s'en séparer pour toujours: je crois qu'elle craint trop de hazarder cette dernière alternative; j'ai cela dans

la tête, car elle ne m'en a rien dit elle-même. Elle est si éprise, si ravie de son Amant, (certainement il l'est) que ni le Chevalier Edoward, ni moi, n'aurions jamais pu nous le persuader à ce point. Ils promènent, ils causent, ils lisent, ils dessinent ensemble, toujours réunis : à présent elle lui enseigne la musique. Ce Rusé ! il la possède mieux qu'elle, quoiqu'il affecte n'y rien connoître, pour avoir le plaisir de la voir s'approcher, afin de lui donner leçon, & de se faire placer la main sur le clavier. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, est aujourd'hui ravissant ; tout est délicieux de sa part.

Hier, tandis qu'elle s'habilloit, je le trouvai jouant un *concerto* de Giardini avec le goût le plus exquis, & je ne pus m'empêcher d'en rire avec lui, en lui disant, qu'en vérité il se mocquoit de ma pauvre Amie, & qu'il n'avoit pas besoin d'en faire son maître.

« Chut, Miss Pleydel, me dit-il avec

» un malin, mais très-agréable sourire ;
» qui ne voudroit paroître ignorant & ris-
» quer un fait-exprès, pour avoir un aussi
» aimable Précepteur que votre charman-
» te Amie ? »

Lorsqu'elle descendit, il courut à elle,
& d'une main lui prenant les siennes :
« J'ai bien répété votre leçon, Lady Lu-
» cie, lui dit-il ; mais j'y suis encore si
» gauche, que je voudrois bien que vous
» eussiez la bonté de me la faire entendre
» sous vos doigts. »

Elle lui sourit . . . Mais bientôt . . .
elle prit un grand sérieux, en lui disant :
« Vous ne vous plaisez plus à m'enten-
» dre aujourd'hui, M. Bellair . . . j'ai
» beaucoup oublié, je crois. »

« Vous ne me donnez plus de plaisir à
» vous entendre ! s'écria-t-il, en la pouf-
» fant doucement à son claveffin : vou-
» driez-vous me voir expirer d'aise à vos
» pieds ? Venez, venez, tout ceci n'est
» que pour augmenter mon empresse-

» ment La seule attente où j'en suis ,
» me prévient & m'enchanté Il ne
» faut pas , bien plus , je ne veux pas ,
» continua-t-il en la forçant de s'asseoir ,
» que vous me refusiez. »

Ce ne fut de sa part que la complaisance même : elle obéit , & chanta un air tendre avec des accens si pathétiques , que jamais auparavant je n'en avois entendu de tels.

J'épiaï tous les mouvemens dans ses traits , & j'observai qu'ils furent toujours à l'unisson les correspondants fideles des sons de sa voix.

Lorsqu'elle eut fini , il ne dit rien ; seulement il prit sa main , la pressa passionnément de ses lèvres enflammées , & sortit.

Elle me demanda sur le champ ce que je pensois de lui , & si son exécution auroit pu être du goût de M. Bellair ?

« Si bien de son goût , lui répondis-je , qu'il a manqué d'expressions pour

» vous faire entendre tout ce qu'il res-
» sentoit ; c'est l'impuissance de parler
» qui le chasse. »

« Aimable Flatteuse ! reprit-elle toute
» enchantée , mais je voudrois qu'il eût
» parlé ; j'aime les discours aussi-bien
» que les démonstrations. »

« Non, vous n'êtes point une Femme : »
s'écria le Chevalier Edoward , qui vint à
nous tout transporté dans ce moment ,
lui demander la grace de vouloir bien
chanter un air.

« Oh ! je ne puis , je ne puis , dit-elle
» avec sa vivacité première ; il faut que
» j'aille chercher M. Bellair , & que je
» tâche de le faire parler. »

Celui-ci la surprit à la porte , & ses
yeux se fixèrent sur elle pleins d'amour
& de ravissement.

Lady se ressouvint de l'aversion de M.
Bellair pour la nouvelle façon de se coëf-
fer qui , quoiqu'elle siése passablement à
de certaines personnes, est pourtant ridi-

cule , même chez les Femmes les plus belles , lorsque trop d'art s'en mêle. Depuis que Lady avoit commencé de reprendre sa parure , c'est-à-dire , depuis que son Amant étoit de retour , elle n'employoit point de poudre : cependant cet ornement a beaucoup d'avantage & d'éclat par lui-même , & en prête merveilleusement aux traits de Lady Lucie. Hier elle étoit frappante par son ajustement. Non-seulement M. Bellair l'admira , & lui en fit compliment ; mais non content de ses yeux , il osa y porter ses mains , & toucher à l'albâtre de son col doucement par derrière , tandis qu'il se penchoit d'assez près sur elle , & tout cela sans en être grondé. Enfin ils jouent & s'amusent l'un avec l'autre , & comme je vous ai déjà dit , ils semblent ignorer qu'ils ont des témoins.

Je désapprouve cette conduite entre eux pour plusieurs raisons. Elle agit indiscretement , je pense , en permettant

de ces libertés ; elles sont certainement très-innocentes ; mais une Femme , à mon avis , n'ajoute rien à l'estime de son Amant pour elle par trop d'indulgence , sur-tout lorsque des intentions pour le mariage n'ont point été déclarées , comme dans le cas où ils sont. M. Bellair est trop indiscret , par le mauvais exemple qu'il donne au Chevalier Edoward , qui est suffisamment prodigue de caresses , & qui ne voudra point essuyer de refus : car il prétend devoir être autorisé à faire & à dire presque tout ce qu'il lui plaît.

Je le réprimandai il n'y a pas longtemps en présence de Lady & de M. Bellair , si sérieusement , que nous faillimes nous brouiller : ils se promenèrent dans la chambre pour ne point entendre la fin de cette dispute ; je laissai le Chevalier Edoward à lui seul , & je me retirai dans mon appartement. Il vint bientôt à ma porte demander en suppliant son pardon ; mais non ; je ne veux point lui pardon-

ner , qu'il ne m'ait promis de se comporter différemment.

Je suis cependant très-allarmée au sujet de notre Amie. Ne croyez-vous pas qu'elle a des torts ? J'ai néanmoins trop bonne opinion de M. Bellair , pour imaginer qu'il ait des desseins contre son honneur ; mais où est l'Homme qui ne tire pas avantage de notre amour & d'une si entière confiance en lui ? Combien y en a-t-il qui ne voudroient pas triompher de notre crédulité ? Mais après tout , je ne crois pas qu'ils veuillent s'afficher dans le monde , ni s'exposer en particulier. Lady Lucie ne recevra-t-elle pas de votre part des avertissemens pour mettre plus de circonspection dans sa conduite ? M. Bellair fut , nous le savons , cruellement outragé ; & qui pourra dire qu'il ne voudra pas , jusqu'à un certain point , user d'un peu de vengeance ? Lorsque vous écrirez à notre Amie , recommandez-lui de se tenir sur la défensive.

L E T T R E XII.

Lady LUCIE FENTON , à *Miss* SOPHIE
PLEYDEL.

APRÈS une absence de quatre jours passés dans les ennuis , ma chere Sophie , pendant lesquels je désespérois de revoir M. Bellair , il est enfin revenu plus aimable , plus séduisant , plus tendre que jamais. Il ne manque à mon bonheur que le retour en lui d'une résolution ferme de m'appartenir à jamais.

Il m'aime encore ; je suis sûre qu'il m'aime. Toute cette indifférence , cette réserve , ce conflit de froideurs & de retenues ont disparu ; & il ne semble jamais si content & si satisfait que lorsqu'il est auprès de moi. A peine peut-il me quitter un moment ; il ne songe qu'à me récréer assidument , qu'à m'entretenir , qu'à me charmer. Cet art heureux il le possède ; nul ne sauroit le lui disputer.

Jamais je ne vis son égal. Chaque mouvement de sa part a un air d'aisance qui sied à ravir : tout enchante autour de sa personne , dans ses moindres regards ; chaque mot porte l'empreinte brillante d'un sens qui touche , qui satisfait le cœur & la raison. Oui , j'ai sçu que je l'adorois depuis long-tems ; mais je sens que je ne l'avois pas encore aimé. De son côté il goûte les mêmes plaisirs qu'il me donne. Le retour de ma santé l'enchanté : il admire renaître la vivacité de mes yeux , le corail de mes lèvres , la beauté de mes cheveux , de mon teint ; il en parle avec transport , il prétend qu'en me menant prendre l'air , il a rendu à mes couleurs leur vive fraîcheur. Tous ces doux éloges , ma Sophie , ne font point sur mes joues les roses que la Nature veut y voir fleurir encore ; au contraire , ils en augmentent l'éclat. Mais tout cela n'est rien auprès de ce qu'il dit sur ma façon de me comporter ; mes mœurs sont de-

venues si douces , si tendres , si également délicates , si entièrement de son goût , (ah ! Sophie , dois-je l'en croire ?) qu'il ne desire que de les voir persévérer : & j'ai promis (qui ne promettrait pas à un tel Homme ?) d'être tout ce qu'il veut que je sois.

« Ce que je dis est inspiré par la raison la plus exquise , & coule revêtu de tout ce que l'élocution a de tours gracieux & enchanteurs ; & même lorsque je suis muette , mes yeux s'expriment assez , me dit-il toujours , pour faire entendre les sentimens d'un cœur rempli , comblé de la sensibilité la plus attrayante. »

Voilà , ma Sophie , voilà les flatteries que j'entends ; mais c'est une ivresse lorsque cette bouche charmante les prononce. Je n'eus jamais tant de besoin qu'aujourd'hui de toute la présence de ma raison , pour m'aider à suffire aux ravissemens que son amour retracé me fait éprouver

à toute heure. Pour expliquer tant de sensations diverses , les expressions me manquent : s'il parle , s'il s'approche , je ne suis plus à moi ; ses soupirs , ses regards , en font l'inévitable cause.

Il n'est point étrange qu'environnée de tout ce bonheur , lorsqu'il me dit mille fois que je suis enfin cette émanation céleste , qu'il avoit désiré que je fusse , & lorsque je lui répète que jamais plus il n'aura lieu de se plaindre de moi ; il n'est point étrange , il n'est pas étonnant , dis-je , qu'il ne veuille point renouveler une déclaration de sentimens aussi bien éprouvés , aussi réciproques entre deux êtres qui ne respirent qu'une union mutuelle ? Il entend sans cesse le Chevalier Edouard s'emporter contre la lenteur de ses Avocats , presser votre Sœur de fixer le jour qui les verra l'un & l'autre passer des desirs de l'amour aux plaisirs de l'hymen ; parler de joyaux , d'habits , d'équipages , & de tous les prépa-

ratifs de la fête qui va couronner leur tendresse. M. Bellair ne m'en dit pas un mot. Nous n'avons point, je l'ose dire, de vues intéressées entre nous; cependant nous ne pouvons nous unir qu'en suite de préliminaires de cette espèce. Ma fortune, fût-elle dix fois au-dessus de ce qu'elle est, deviendra la sienne. Tout n'est rien pour moi, s'il ne le partage. Il connoît bien mes sentimens à cet égard: néanmoins il ne lui échappe pas un discours qui tende à combler mes vœux; il ne m'a même parlé jamais ni de Milady ni du Chevalier Edoward. S'ils ont été fâchés contre moi, il est juste qu'ils oublient tout, quand je suis pardonnée de leur Fils, pour qui seul je vis & je respire, de qui seul j'attends les jours de ma félicité.

N'allez pas croire, Sophie, que je sois encore aussi agitée que je l'ai été, quoique je ne puisse supporter, je l'avoue, cet inconcevable changement de sa part

avec la tranquillité que je voudrois avoir ; mais si ma conduite lui plaît , je serai encore plus satisfaite de moi-même ; & je suis bien assurée de lui plaire , car il ne trouve en moi rien à redire : il n'est empressé que de voir le Bonheur tresser les guirlandes dont on diroit qu'il veut embellir mes jours.

Je serai dans des tranfes continuelles jusqu'à ce que je sois bien persuadée de son amour ; l'incertitude & les frayeurs partagent ma vie : souvent mes pleurs s'échappent à la vue de celui qui en est l'auteur. Il n'y prend pas toujours garde , quoique je ne puisse jamais les cacher totalement. Mais aujourd'hui si par hazard , ou par inadvertence , je paroïs rêveuse ou indisposée , il accourt pour me soulager ou pour me distraire ; il me fait mille questions obligeantes , me propose des moyens , des remèdes , & il n'a point de repos que je ne sois rendue à mon bien-être. Il tâche même d'exciter

cette vivacité qui l'avoit charmé dans ces
tems heureux où pour la première fois
nous fumes liés : il me dit que c'est ajou-
ter à mon air, à tout ce que je suis, mille
charmes nouveaux ; à ma sensibilité, des
attraits plus piquans. Puisse tout moi-
même devenir en effet sa conquête &
l'être à jamais ! car sans lui ce ne m'est
point un bonheur que de vivre ; mes
jours sans lui ne seroient qu'un tissu
malheureux , qu'un fardeau trop acca-
blant.



LETTRE

L E T T R E XIII.

Miss SOPHIE PLEYDEL, à Miss PLEYDEL.

J'AI reçu de notre chère Lady Lucie une Lettre écrite d'un style vraiment extraordinaire & bien nouveau. Il faut être étrangement infatuée pour écrire & pour agir comme elle fait. S'il n'y a point d'expédient à prendre pour aller au devant de tout cela, je crains qu'elle ne devienne pire qu'elle n'étoit.

Je voudrois que vous vissiez sa Lettre. Je crois en vérité que si elle eût été mise en vers, on l'auroit pu confondre avec de certaines Elégies d'Ovide: son style, je le compare à celui d'Héloïse.

Certainement ce M. Bellair est un Homme très-dangereux. Heureusement que le Chevalier Edoward veilloit à votre cœur, avant que ce beau fugitif parvint dans votre asyle; heureusement que je ne l'ai point du tout connu moi-même.

III. Part.

D

Cependant j'ai ouï parler, il n'y a que peu de jours, de ses mœurs & de son caractère, par un de ses vrais Amis, de façon à me le faire regarder comme une sorte de demi-Dieu.

Un certain Chevalier Charles Lumley, qui est souvent chez M. Martin dans ce canton de la province, a parlé de M. Bellair dans des termes dont vous seriez étonnée, quelque bien que vous pensiez de lui. Lady Lucie elle même, avec toute l'indulgence qu'elle prodigue à ce sexe, ne parleroit pas plus fortement en faveur de celui qu'elle aime. Il est, dit ce Chevalier Charles Lumley, honoré de son amitié depuis un tems considérable. Il a ajouté qu'il ne croyoit point que personne connût mieux les secrets du cœur de son Ami; qu'il étoit très en état d'en parler s'il le falloit. Il finit en disant qu'il ne lui connoissoit qu'un défaut.

Je sentis la plus vive impatience comme vous croyez, ma Chère, de lui faire

quelques questions à l'égard de notre pauvre Amie ; mais je craignois de la compromettre dans notre conversation : en outre il n'étoit pas séant de vouloir tenter ce Chevalier Charles , qui est trop honnête pour trahir son Ami. Je dis cependant que j'avois oui dire depuis quelque tems , que M. Bellair étoit sur le point d'épouser une fort jolie Personne , d'une famille & d'une fortune qui ne laissoient rien à desirer.

« Cela étoit ainsi , Madame , reprit-il ; mais celle à qui mon Ami se destinoit eut une conduite qui l'éloigna d'elle. »

« Mais, Monsieur, interrompis-je, ne s'est-elle point repentie de ces erreurs, dans lesquelles la jeunesse & la vivacité, peut-être un défaut de réflexion, entraîne quelquefois notre sexe, lorsqu'il est égaré par les flatteries du vôtre ? N'auriez-vous pas quelque indulgence pour des fautes qu'auroit oc-

» caſionné un excès d'adulation de votre
» part ? »

» Une Femme qui penſe bien , répon-
» dit-il , Madame , fait attention que
» quelquefois on veut eſſayer la force de
» ſa raiſon , par tous ces complimens
» qu'elle reçoit comme un encens offert
» à ſes attraits.»

Là-deſſus il entra beaucoup de monde
qui nous empêcha de continuer une con-
verſation , qui peut-être m'auroit fourni
des lumières ſur la façon de penſer de
M. Bellair , & auroit pu devenir de quel-
que utilité pour notre chere Lady , qui
ſ'eſt trop avancée , en vérité.

Je fus très-fâchée de me voir ainſi
interrompue : mais ſi M. Bellair eſt en
eſſet d'un caractère auſſi noble , auſſi
équitable ; ſ'il eſt auſſi ſincère , géné-
reux , humain & tendre que ſon Ami le
repréſente , il n'e peut trâmer de projet
odieux. Cependant , ma Chère , les
Hommes les plus excellens ont leurs dé-

fauts comme nous ; & quoiqu'ils soient souvent honnêtes , francs & sans reproches dans leurs procédés envers notre sexe , ils ne se montrent que trop fréquemment des lâches & des indignes dans le commerce que nous leur permettons avec nous. Malgré cette médisance , je leur dois la justice de confesser que dans leurs liaisons entre eux , ils nous surpassent de beaucoup. Nos attachemens sont en vérité bien peu de chose en comparaison des leurs.

Vous & moi , la main sur le cœur , convenons honnêtement que nous serions prêtes à faire quelque chose pour notre Amie ; mais si l'une ou l'autre de nous avoit conçu des sentimens tendres pour ce redoutable Bellair , avec cette violence dont elle en est éprise , notre union fraternelle auroit couru quelque risque. Mais réellement Emilie , cet Homme , quel qu'il soit , ne doit pas triompher de cette pauvre délaissée , à qui , je crois , il

a fait perdre la raison. Je vais lui écrire pour l'encourager à la nécessité de l'éloigner absolument. Ne me seconderez-vous point ?

L E T T R E X I V .

Miss SOPHIE PLEYDEL , à *Lady* LUCIE
FENTON.

J'E n'ai jamais été , ma chere Lady Lucie , plus surprise , plus choquée , que de la Lettre que j'ai dernièrement reçue de votre part ? Est-ce donc mon Amie qui s'abaisse à souffrir des libertés , des familiarités si déplacées de la part d'un Homme qui , prétendant l'aimer , la traite avec un tel mépris ? Qu'y a-t-il de plus mortifiant pour une Femme sensible & honnête , pour une Femme raisonnable & bien née , que de se voir exposée aux insultes d'un Homme qui a brigué une fois , par les procédés les plus respec-

étueux, l'honneur de recevoir sa main, & qui ne cherche aujourd'hui qu'à tirer avantage d'une préoccupation trop forte en sa faveur. Si vous avez montré dans votre conduite passée un peu trop de légèreté, vous l'avez suffisamment réparée : cette faute est de trop légère importance pour être comparée à l'irréparable outrage que fait M. Bellair à votre renommée & à votre tranquillité. Un Homme qui se joue de l'honnêteté & du repos d'une Femme, parce qu'il se croira aimé, est le plus infâme & le plus bas des êtres humains. Lorsqu'un Homme se comporte d'une manière aussi scandaleuse, un tel excès de perfidie doit exciter l'indignation & la vengeance.

Comme c'est ainsi que M. Bellair en a agi à votre égard, ma chère Lady Lucie, vous devez lui en marquer un ressentiment capable de lui faire prendre son parti sur le champ. Votre bonheur, votre honneur, dépendent du congé qu'il

recevra. C'est par-là seulement que vous pouvez le contraindre au respect & à l'estime, à vous révéler même, & à vous rendre un cœur dont vous fûtes souveraine. Croyez-moi, ma chère Lady Lucie, une noble fermeté rehaussera votre prix à ses yeux. C'est par des contrariétés que l'on affermit l'amour : la flamme s'éteint bientôt, lorsqu'elle saisit son aliment avec trop de facilité ; c'est en retenant les Hommes prudemment écartés, que nous parviendrons à les mieux enchaîner à nos pieds.



L E T T R E X V.

JEAN BELLAIR *Ecuyer, au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bart.*

CETTE Beauté presque ressuscitée m'a absolument enforcé, & il faudra démentir mon projet, si je ne puis rompre ce . . . je ne sais comment appeller cela : enfin, je ne suis qu'amour ; ce ne sont que ravissemens, extases . . . Elle est devenue belle comme un Ange : en vérité, mon Ami, elle me fera extravaguer. En vain je cherche ma raison ; ce n'est point elle qui préside à mes discours.

La santé de Lucie est rétablie ; son teint est encore animé de ce rouge charmant que j'avois admiré autrefois ; mes regards contemplent sa beauté ; mes yeux confondus s'éblouissent, & ne sauroient plus se dessaisir de leur objet, le plaisir les y fixe ; lorsqu'une délicieuse langueur

vient appesantir & abattre ses paupières ; ses graces naturelles redoublent ses attraits. Ses beaux cheveux , l'artifice ne les contraint plus de se symétriser tournés en boucles ; la poudre ne leur enlève plus leur native couleur : ils flottent orgueilleux d'étaler ce lustre brillant dont la Nature voulut les embellir. Cette négligence n'est que le soin de me plaire. Si par hazard une de leurs ondes erre & s'égare sur son col , l'on me permet de la ramener & de l'arranger parmi celles qui tiennent leur place.

J'ai lieu de croire que Lucie m'aime à la fureur. Il faut que je la mène encore dans le monde Voilà l'épreuve où j'ai encore besoin de la voir. Je ne fais , je vous jure , comment me séparer d'elle. A la ville , je la verrai fréquemment ; mais il ne me faut pas songer à passer les jours entiers avec elle , comme je fais ici , pour la gouverner , & je dois me borner qu'à ne plaire qu'à moi.

Oh ! Charles, si elle tient contre la flatterie, je dirai même contre l'adoration que les cœurs de toutes parts vont lui faire entendre, mon bonheur surpassera mon espoir. Elle l'a changé à mes yeux d'une façon si surprenante, ses regards ont tant de douceur, les manières sont si engageantes, que les plus indifférens se sentiront émus, j'en suis sûr : son esprit & sa vivacité me charmèrent jadis, c'est aujourd'hui quelque chose de bien au-delà ; elle me ravit à moi-même par ces attraits puissans d'une tendresse, dont je suis l'objet unique & le terme fortuné.

Lorsqu'elle sera à la ville, je veux vous annoncer chez elle ; vous me direz librement, lorsque vous la connoîtrez, quel pouvoir elle doit acquérir sur les cœurs.

L'autre jour je lui fis entendre que l'air étoit trop froid pour elle dans la campagne, & que, comme sa santé étoit nouvellement rétablie, les amusemens de la

ville pourroient achever de la fortifier.
Elle ne me repliqua rien.

L E T T R E X V I

Lady LUCIE FENTON, à Miss SOPHIE

PLEYDEL.

QUELLE Lettre avez-vous pu m'écrire, ma Chère ? Je suis à moi-même fâchée ; & si ma vivacité n'étoit déjà calmée, mes expressions auroient bien pu ne vous point paroître si douces : mais je n'ai plus de ressentiment ; je suis la plus posée, la plus pacifique : ... c'est ainsi que vous le croyez ; mais en vérité, en vérité cela n'est point. Je ne fais à présent ce que j'écris. Si j'ai peint avec un plaisir excessif les sentimens tendres que M. Bellair m'a rendus, si j'ai employé ces traits de flamme d'un langage passionné, & que votre extrême modestie s'en indigne ; cette chaleur ne venoit que d'une

imagination vive & transportée, & d'une impression brûlante dont son amour reconquis avoit tout à coup embrasé mon ame : mais que vos idées, je vous prie, ne se livrent point à une fougue imprudente ; arrêtez les outrages qu'elles pourroient nous faire à l'une & à l'autre, & ne vous effarez point de ce fantôme injurieux que mon Amant ose s'émanciper à des libertés que la décence, dont je n'ai jamais franchi les bornes austères, auroit dû lui interdire ; n' imaginez pas qu'éprise, comme je vous le parois, j'aie pu lui en passer qui aient été tant-soit-peu déréglées.

Ses façons d'agir auprès de moi auroient pu paroître reprehensibles peut-être, si nous n'avions jamais conversé ensemble que sur le pied de ces connoissances qu'aucun intérêt ne rassemble ; mais de la part d'un Homme qui s'est avoué, que j'ai reçu sur les vûes d'un mariage ; de la part d'un Amant dont

j'avois pu provoquer les ressentimens , & qui ne s'est peut-être pas surpris un moment lui-même sans me regarder sous ce même aspect dont il m'avoit envisagée d'abord ; de la part d'un Homme enfin si bien allié , pourvu de tant d'agréemens personnels , certainement , Sophie , quelques petites familiarités peuvent se tolérer , quelques légères marques de tendresse peuvent lui être rendues , sur-tout lorsque la satisfaction qu'il en fait retirer est inexprimable , & lorsque la déclaration des sentimens que je desirer avec tant d'ardeur , doit s'en suivre.

Vous me dites qu'il se joue de moi , & que la continuité de sa fréquentation me deshonne : tout ceci , vous l'interprêtez à tort & fort mal. Je vous ai dit , il est vrai , que j'étois fort surprise qu'il ne me parlât pas plus sérieusement sur un sujet qui intéresse si bien mon repos : mais il faut lui donner du tems. Probab-

blement il n'est pas encore bien rassuré sur les traitemens qu'il me devra à l'avenir. Après tous les chagrins que ma légèreté lui a causés autrefois , peut-il bien être certain que mon humeur ne soit pas la même , & ne lui en procure de nouveaux ? Ne vaut-il pas mieux le laisser se convaincre par ma conduite égale & régulière , que je serai incapable de lui en imposer jamais ? Ne vaut-il pas mieux que , s'en rapportant aux égards affectueux que je lui témoigne , il se persuade insensiblement qu'il trouvera en moi tout ce que son amour a pu lui en faire espérer.

Il est vrai encore que j'ai marqué la plus vive impatience , des ennuis mortels d'une longue absence : (c'est ainsi que je l'ai mesurée , quoiqu'elle n'ait été que de quelques jours ;) que je m'en étois grandement allarmée , craignant l'avoir perdu pour toujours. Mais c'est mon amour craintif & jaloux qui me fait

frémir même pour le plus court éloignement Comme pouvez-vous donc , Sophie , me dire de le renvoyer pour toujours ? Et comme songez-vous que je pourrois soutenir sa perte , s'il ne revenoit plus , après lui avoir dit que ses visites sont mal interprêtées ?

J'ai acquis , Sophie , le tact le plus fin , le plus subtil ; je n'ai point si longtemps manié la coquetterie , pour ne point apprendre l'art de captiver un Homme , lorsqu'il est dans mes filets : mais j'ai été trop loin avec M. Bellair ; son cœur honnête est au-dessus de tout artifice : en l'imitant , je ne retomberai point dans les mêmes égaremens. Si sa passion nouvelle vient au point où je la desire , je ferai la plus heureuse des Femmes. Si , après tout , il m'abandonne (oh , Sophie ! chacune de ces idées me donne la mort) au moins il n'abandonnera point un objet indigne de lui ; & alors la tâche qu'il me laissera à remplir , quoiqu'effroyable ,

fera moins pénible pour moi ; je n'aurai qu'à mourir.

J'avouerai pourtant que tandis que je vis ainsi dans les doutes , je souffre les plus cruelles inquiétudes : mais toutes les fois que je le vois , son aspect , ses caresses , l'approbation générale dont il favorise toute ma conduite , rendent la paix & le calme à mon cœur , & me font éprouver des transports que je ne puis dissimuler , quelques efforts que j'y fasse. Mais croyez-moi , Sophie , j'ai une estime trop sincère , une inclination trop bien sentie pour M. Bellair , pour lui laisser imprudemment prendre des avantages sur moi ; car je me regarde comme une personne à laquelle il destine sa main , & je fais que les mœurs & la conduite de sa Femme doivent être aussi purs que les vœux qu'il lui présente. Laissez donc à part votre indignation contre lui & vos frayeurs quant à moi.

Je suis sûre que la plus franche amitié

avoit dicté votre Lettre. Je veillerai sur toutes mes fautes ; je ne veux sinon qu'elles puissent me découvrir les intentions réelles de cet Homme si digne du penchant qu'il m'inspire. Il n'y a que ses projets dont je n'apperçois point encore le fond véritable. Il me sauvera pourtant du malheur affreux de ne le plus voir me rendre ses assiduités , car il me presse de retourner à Londres. Je ne puis pénétrer quels sont ses motifs ; mais je ne veux rien lui refuser : je prétends aller au devant de tous ses desirs, & préserver en même tems mon honneur de la moindre tache ; M. Bellair est incapable de me faire jamais une demande qui y donne la plus légère atteinte. Je ne pourrai le voir à la ville aussi continûment , & sans quelques interruptions. Je me flatte pourtant qu'il ne pense point se retirer peu-à-peu , & me laisser pour toujours. Mais ma tranquillité est encore bien peu rassurée.

P. S. Madame , M. Fenton & Emilie

m'ont , aussi-bien que vous , prêchée sur ce sujet ; mais leurs discours sont moins rigides , plus modérés que vos sermons.

L E T T R E X V I I .

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bar^e.*

Tous nos Pénates sont aujourd'hui arrivés dans Londres. Ma chere Lady Lucie s'est très-obligeamment rendue au desir que j'avois de la revoir attirer sur elle les regards , l'admiration & l'envie du grand monde. Cependant quoique je n'aie pas eu beaucoup de peine à lui persuader de quitter Acton , elle m'a opposé plus de difficultés que je n'aurois cru , pour aller briller au milieu des amusemens publics. Elle s'en défendoit sur le manque de forces ; mais je lui assurai qu'un peu de dissipation étoit le moyen

le plus propre de les rétablir , & qu'enfin je l'accompagnerois à la Comédie , si elle vouloit y aller.

Dès que la partie fut arrêtée , j'eus grand soin de prétexter un engagement imprévu ; mais ce ne fut qu'au moment où je vis tout le monde dans le carrosse. J'écrivis un billet pour m'excuser ; j'exposai combien l'affaire qui me survenoit étoit d'importance pour moi ; que cela ne devoit point pourtant troubler la partie ; que je priois de ne point s'en occuper ; & je promis à Lucie de la voir le lendemain.

L'exprès que j'avois dépêché (Thomas , dont vous connoissez la sûreté & le bon sens) me rapporta qu'elle avoit paru fort irrésolue , & que peu s'en étoit fallu qu'elle ne rentrât chez elle ; mais que Madame Fenton & Miss Pleydel s'y étoient opposés.

Mon affaire fut de courir à la salle de Spectacle , & d'aller m'asseoir *incognito*

dans une loge d'où je pouvois voir Lady Lucie à merveilles, & n'en être point vu.

Dès que je me fus placé à mon gré, elle vint avec une grace & un éclat qui ne se décrivent point. O ciel ! quel Ange c'étoit ! Ne soyez point surpris de cette exclamation ; il falloit voir ce maintien, ce port, que sa nouvelle façon de penser lui avoit fait prendre.

Elle étoit mise avec une décence noble, mais simple ; la poudre ni aucun artifice n'avoit point changé la forme ni la couleur de ses beaux cheveux : ils n'étoient relevés que par une aigrette ; & si Lucie avoit eu la première vivacité de ses couleurs, ses yeux eussent effacé l'éclat de ses pierreries. Mais on ne vit dans sa contenance & sur son visage qu'un air d'une langueur douce, d'une mélancolie séduisante, qui ne se représente point.

On se lève de toutes les loges lorsqu'elle paroît ; son nom, on se le fait

dire à la ronde , chacun le murmure tout bas ; jusqu'à ce qu'enfin les yeux de l'assemblée entière se fixent sur elle & ne la quittent plus. A cet hommage général la pudeur vint avec ses doigts de pourpre imprimer un rouge charmant sur son visage : mais bientôt elle ne porta ses regards nulle part , & de sa main soutenant sa tête sur le bord de la loge , elle tourna toute son attention du côté du Théâtre jusqu'à la fin du premier acte. Le Lord S. . . , qui n'étoit pas loin , fit enforte (& je le vis) de se faire appercevoir d'elle ; mais elle ne le découvrit point , jusqu'à ce que Madame Fenton tourna les yeux de ce côté pour regarder quelque chose dont elle parloit. Elle le salua avec beaucoup de froideur , & reprit son attitude pour redonner la même attention à la pièce.

M. Fenton & le Chevalier Edoward Wallcot , qui étoient derrière elle , entreprirent souvent de la faire causer ;

mais elle ne fit que répondre simplement à ce qu'on lui disoit.

Vers la moitié du second acte , le Duc de (celui-là même qui avoit occasionné notre rupture) parut Vous savez que son mariage avec Lady Caroline avoit été rompu avant mon départ de Londres. Dès qu'il apperçut Lady Lucie , il lui fit sa révérence. Elle n'y fit point attention. Lui , sans avoir vu ce dédain , monte tout de suite à la loge de Lucie ; lie conversation avec M. Fenton & avec le Chevalier Edoward , & tâche plusieurs fois de parler à Lady ; mais il ne vint à bout de s'en faire remarquer que l'acte ne fût fini. Alors il l'obligea pour ainsi dire de l'entendre ; mais il ne put la forcer de trouver ses discours agréables. Pas un sourire pour lui ne vint déridier sa mélancolie pendant toute la représentation.

Lorsque le rideau fut tombé , elle remit son mantelet , & prit soin de dérober

ainsi presque entièrement son visage. Le Duc s'attendoit de lui donner la main ; mais elle prit celle de M. Fenton , qui la reconduisit.

Je décampai bien vîte de mon poste d'observation , enchanté de tout ce dont je venois d'être témoin. Si cela continue , mon cher Charles , elle est véritablement un Ange. Mais je ne veux pas triompher trop tôt. Lorsque la première fois je fis connoissance avec elle , je ne lui avois point vu d'airs de Coquette ; elle n'en fit usage que lorsqu'elle s'étoit crue absolument assurée de moi.

A trois heures de l'après-midi.

JE reviens de chez Lady Lucie. J'étois bien empressé de la voir , comme vous vous le figurez : mais je n'ai pu y aller aussi-tôt que je l'avois désiré.

En y arrivant , le premier objet qui a frappé ma vue , ç'a été le Duc de qui se retiroit dans sa voiture ; j'en ai frémissé ; j'en ai été confondu : le cœur me battoit

battoit d'une violence extrême : j'ai cru fermement , Lumley , qu'il avoit été admis chez Lady. Quel outrage je lui faisois ! Le domestique m'a dit , avec un air respectueux & de sincérité , lorsque je lui ai demandé combien de tems le Duc avoit resté , que Lady Lucie avoit refusé de le voir.

.. J'ai passé rapidement chez elle ; je ne pouvois contenir mes transports ; je n'étois pas le maître : mais voyant avec elle toute la Compagnie qu'elle avoit eue à la Comédie , j'ai été contraint de m'observer , & de me contenter de les lui faire connoître en lui serrant la main , & par quelques regards expressifs , qu'elle a bien voulu me rendre avec la modestie la plus engageante.

Elle a saisi l'occasion de me dire « que » c'étoit bien malgré elle qu'elle avoit été » à la Comédie , lorsqu'elle avoit vu que » je n'étois point de la partie ; que le » Duc de ... s'en étoit mis , & ... Il ne

III. Part.

E

» fait que de sortir de chez vous , repli-
» quai-je. »

« Je ne sache point , dit-elle , qu'il
» soit venu me faire visite ; mais comme
» il en avoit parlé, j'ai redonné mes ordres
» de le refuser , lui , & tout autre , ex-
» cepté vous , mon oncle Fenton & le
» Chevalier Edoward Wallcot ».

Je la regardai en lui applaudissant. . .
Elle me pria de ne plus l'exposer à aller
nulle part sans que je l'accompagne.

Je l'assurai, d'un air riant, que je ferois
de sa première partie. Madame Fenton
proposa d'aller à l'Opéra le samedi sui-
vant. Elle parut se retenir sur son consen-
tement , jusqu'à ce que je l'en sollicitai ,
en lui promettant de m'y trouver. Elle ne
s'y refusa plus. « Prenez bien garde de me
» tromper encore » ajouta-t-elle avec
un sourire partagé de bienveillance &
d'un peu d'inquiétude.

Si vous êtes dans Londres dans ce tems,
ne manquez pas de nous venir trouver à
Hay-Market.

L E T T R E XVIII.

Le Chevalier CHARLES LUMLEY Bart,
à JEAN BELLAIR Ecuyer.

J E me serois rendu avec le plus grand plaisir du monde à Hay-Market , selon votre invitation , si j'avois pu aller à Londres , quoique je n'en fusse qu'à dix mille : voici ce qui m'en a empêché. M. Hollis m'a envoyé un exprès avec une Lettre pour m'informer qu'un Quiddam , homme dans l'âge , avoir été jetté ce matin par son cheval à quelque distance de sa maison. « Il s'est fait de si » fortes contusions , m'écrit M. Hollis , » qu'il a fallu absolument le transporter » & le mettre dans un lit. Le Chirurgien » qui est venu le panser , recommande de » ne le point remuer. Ce Gentilhomme » se dit être M. Martin. Il n'y a point » apparence d'un grand danger ; mais je » crois que vous feriez bien de revenir.

E ij

» Si cela ne vous est pas possible , je se-
» rai charmé que vous vouliez bien
» nous faire savoir comment il faut se
» comporter à l'égard de Miss Din-
» gley.

Je partis sur le champ , & je trouvai mon grand-Pere passablement bien , aux douleurs près que sa chute lui avoient occasionnées.

Je ne lui fis point mystère de ma connoissance avec M. Hollis ; cela eût été ridicule , indécent même vis-à-vis de M. Martin , qui savoit que M. Hollis avoit connu assez particulièrement mon Pere : & quant à Adélaïde , comme je ne lui avois point fait mention ni de son nom ni de sa demeure , lorsque je lui dis que je l'aimois , j'assurai Madame & M. Hollis que mon grand-Pere les verroit chez eux lorsqu'il en seroit en état , & qu'il pourroit aussi y voir Adélaïde , comme leur pensionnaire ; le nom de Dingley ne lui étant point connu.

Je ferai sous peu de jours à Londres ; vous pouvez cependant m'écrire. Vous avez tiré un grand parti de votre Lucie. Je souhaite que vous puissiez la maintenir sur le pied où vous l'avez mise. J'irai voir toutes ces merveilles.

L E T T R E X I X.

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*

CHARLES LUMLEY *Bar^t.*

J E suis fâché que vous n'ayez pas pu nous venir joindre. Je me rendis à l'Opéra avec Lady Lucie : elle fut entourée d'une foule des plus élégans Petits-Mâîtres ; mais on ne put jamais lui arracher une parole. Avant de me faire voir, je m'étois posté de façon à pouvoir l'épier avec soin ; elle avoit l'air le plus mélancolique ; elle paroissoit ensevelie dans une rêverie profonde ; elle ne faisoit de mouvement que pour voir de tems en tems

devers la porte. Lorsque je crus que ç'a-voit été assez me faire attendre , je parus.

Quel changement prompt & subtil dans toute sa personne ! une satisfaction qu'elle ne put dissimuler dérida son front , tout-à-coup , & fit jaillir des étincelles de ses yeux ranimés ; dans ses joues de lis & de roses , les amours , les ris , la joie & tous les plaisirs , creusèrent deux fossettes , d'où tour-à-tour ils envoyaient leurs traits inévitables. Quel spectacle pour les yeux d'un Amant ! Tout de suite elle me fit place auprès d'elle ; j'y passai la soirée la plus délicieuse. Les beaux Courtisans voyant leurs plus fines attentions en pure perte , firent leur retraite.

Nous retournâmes dans le même carrosse ; tout sembla disposé pour notre satisfaction. Si Lady est entièrement changée , mon Ami , rien ne manquera à mon bonheur.

Le lendemain nous déjeunâmes ensemble , & tête-à-tête. Elle me fit voir

une Lettre qu'elle avoit reçue la veille du Duc de Il lui demandoit humblement la grace d'être admis , & celle d'accepter la proposition solennelle qu'il lui faisoit de l'épouser.

« J'ai rejeté l'une & l'autre de ses » demandes » me dit-elle , en me regardant avec une tendre inquiétude , comme si elle eût attendu mon approbation.

« Et vous avez très-bien fait , repli- » quai-je , si vous ne trouvez point en » vous un penchant en sa faveur. »

« N'êtes-vous pas bien intimement » persuadé , dit-elle en rougissant , que » je n'ai point d'inclination pour lui ? »

« J'en suis à-présent parfaitement con- » vaincu » lui dis-je avec un affectueux sourire. Elle se tut , & je détournai la conversation.

Bientôt après elle me dit qu'elle aimoit mieux Acton que Londres ; qu'elle ne pouvoit faire un pas sans être accablée

de monde , & que si elle pouvoit me voir dans cette campagne aussi souvent qu'à Londres , elle y feroit bien plus contente.

Je lui répondis qu'actuellement je ne pouvois point la voir plus souvent ; mais qu'une petite diversion ne sauroit que raffermir sa santé de plus en plus.

Elle poussa un soupir , en me disant que la foule , au lieu d'y contribuer , lui étoit d'un effet tout contraire ; que le grand monde l'excédoit : mais qu'elle feroit ce que je trouverois le mieux.

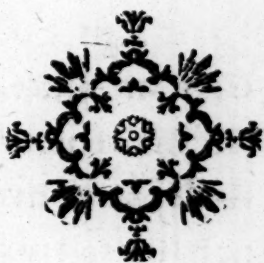
Là-dessus je me hazardai de lui proposer d'aller à Ridotto : elle y consentit ; mais remarquez que je ne lui proposai point un tiers avec nous.

Elle éprouve encore des accès d'accablement qui m'affligent.

Si je parviens à devenir bien certain que les déclarations nouvelles que je lui ferai doivent parfaitement réussir , je ne la tiendrai pas davantage en suspens ;

mais après tout ce que j'ai souffert, il m'importe trop de ne rien risquer.

Je n'aime point les malheurs d'autrui, comme vous savez ; mais je vous dirai franchement que je ne suis nullement affligé des souffrances de votre sexagénaire ; car enfin il n'est pas dangereusement malade. Peut-être que s'il vient à connoître le mérite & le prix de votre Adélaïde, il pourra consentir à combler vos vœux.



L E T T R E X X.

Lady LUCIE FENTON , à *Miss* SOPHIE
PLEYDEL.

C'EST pour faire plaisir à M. Bellair que je suis de retour à Londres , ma chere Sophie ; mais jamais , je crois , je ne passai mon tems d'une façon plus désagréable qu'aujourd'hui. Je ne le vois pas ; il ne resta pas avec moi la moitié du tems qu'il me donnoit à Acton. Ici ses visites sont si courtes , si rapides ! Il est fâché si je ne vais sans cesse en public d'un endroit dans un autre. Il est vrai qu'il s'y rend ordinairement avec moi ; mais dans la foule nous avons très peu d'occasions de nous entretenir , de parler ensemble. Tous ces heureux momens où il goûtoit tant de plaisir à me voir travailler au dessein , à écouter un instrument sous mes doigts , à entendre ma voix le seconder de ses accords , à erre

ensemble dans les campagnes ; tous ces heureux momens ne sont plus. Il est rarement seul avec moi. Lorsque nous nous rencontrons , il en paroît enchanté ; mais ce ne sont plus les transports , les ravissemens dont son cœur se dilatoit dans notre retraite. Il est toujours pressé , toujours courant , jamais en repos. Que de frayeurs n'ai-je pas qu'une autre ne fasse la conquête d'un cœur dont je meurs d'avoir seule la possession assurée. Quelquefois je me figure l'avoir perdu pour toujours , & alors je m'abandonne à la tristesse , je ne vois que le désespoir.

Il amena l'autre jour pour me voir un de ses Amis , Homme très-aimable , le Chevalier Charles Lumley.

En proie à la jalousie , à l'incertitude & à mille frayeurs , j'imagine presque que je ne haïrois pas ma rivale , si je pouvois me persuader qu'elle l'aimât comme je fais l'aimer moi même.

Ce Chevalier Charles parle de son

E vj

Ami dans les termes les plus avantageux. A la prière de son Ami, il a bien voulu me raconter l'histoire des amours qui l'occupent. Il m'en a peint l'objet : le portrait en est charmant, admirable. M. Bellair lui prodigue tant d'éloges, que je commence à croire qu'il n'y a qu'une Femme qui lui ressemble qui puisse le fixer lui-même. Je crains bien d'être moins parfaite; mais je ferai mes efforts pour devenir tout ce qui doit lui plaire.

Oh ! Sophie, Sophie ! quel tourment, quel supplice intolérable que ce doute ! Ma main ne peut plus conduire ma plume. Je ne suis plus en état de rien. Il n'y a que peu de tems que j'osois me flatter de son amour : mais aujourd'hui il semble chercher plutôt à me tranquilliser sur mes soupçons, qu'à me rendre heureuse. Cependant vivre sans le voir, non, ce n'est pas vivre.



L E T T R E X X I.

Le Chevalier CHARLÈS LUMLEY *Bar^e,*
à JEAN BELLAIR *Ecuyer.*

P U I S Q U E je n'ai pu vous rencontrer dans Londres , après notre visite chez Lady Lucie , je dois vous mander ce que je pense à son sujet , & vous confesser que je vous tiens le plus heureux des hommes. Acceptez sa main ; je ne vis jamais de Femme aussi parfaitement aimable ; nulle n'aima jamais d'une ardeur plus vive. Celle pour qui je soupire étoit (je le croyois) aussi tendre qu'il fût possible de l'être ; mais votre Lucie la surpasse. Quel sens profond & solide dans chacune de ses expressions ! quel tendre amour dans ses regards ! quel tremblement faisoit chanceler sa voix lorsque vous parliez de vous éloigner un moment. Non , jamais je ne vis de Femme aussi intimement éprise , & je vous avoue que je n'ai point

soupçonné en elle le moindre penchant à la coquetterie. Je rétracte tout ce que je vous en ai dit. Enfin si mon cœur n'eût été déjà au pouvoir d'une autre, mon repos couroit des risques évidens : rien ne me parut jamais aussi séduisant qu'elle. Il faut céder à de tels appas, faits pour nous vaincre; Lady Lucie est remplie d'amour & d'attraits : je ne suis étonné que de la longue résistance que vous avez pu lui opposer.

M. Martin est parfaitement remis ; mais il paroît aimer ces cantons jusqu'à ne témoigner aucune envie d'en partir. Il a vu ma belle Pupille, & il se plaît beaucoup avec elle. Il ignore l'inclination qui nous engage ; je veux qu'il l'ignore long-tems. Mon assiduité auprès de lui est fort de son goût : je resterai donc ici aussi long-tems que je pourrai être absent de Londres. Comme il habite sous le même toit que mon Adélaïde, le séjour m'en est doublement agréable ; j'y réunis tous

les objets de mes plus douces espérances.

L E T T R E X X I I .

Lady LUCIE FENTON , à *Miss* SOPHIE
PLEYDEL.

J E fus hier extrêmement surprise d'une visite que me rendit le Lord F Je ne savois point qu'il fût en Angleterre. Il ne fait que d'y arriver : il m'a assuré , qu'il employoit ses premiers momens à me voir. Je l'aurois alors dispensé de cette inutilité respectueuse ; mais comme nous sommes parens , quoique très-éloignés , & comme mon Pere & lui ont été toujours en grande liaison , je ne pouvois décemment refuser une première visite de sa part. Je ne puis cependant point le recevoir conséquemment aux vues qu'il semble avoir prises : il s'est toujours montré , comme vous le savez , parmi mes

Courtisans. Il s'explique clairement aujourd'hui , & il réclame l'accomplissement d'une promesse que lui fit mon Pere , si je veux y consentir.

Pour toute réponse , je lui ai déclaré mon refus ; parce que mon cœur s'étoit fait un engagement qu'aucune considération ne sauroit lui faire rompre.

Il m'a dit , en soupirant , que mes liaisons avec M. Bellair lui étoient très-bien connues : mais qu'il savoit aussi que comme M. Bellair ne m'avoit pas expliqué de nouveau le but de ses assiduités , je pouvois lui permettre de concevoir des espérances. Il est parti avant que j'aie pu lui répondre qu'il espéreroit en vain.

Actuellement je frémis que M. Bellair n'apprenne avec quelque déplaisir cette visite que j'ai reçue ; mais ce sera la dernière. Si je ne possède M. Bellair , aucun Homme ne me fera jamais rien. Pourquoi me vois-je ainsi tourmentée ?

L E T T R E X X I I I .

Miss PLEYDEL , à Miss SOPHIE PLEYDEL.

Nous sommes allés à Ridotto tous ensemble jeudi au soir : j'y fus très-scandalisée de la conduite de M. Bellair , quoique notre pauvre Amie en soit si préoccupée , qu'elle ne veuille pas convenir qu'il y ait la moindre chose à reprendre en lui.

D'abord il n'arriva que long-tems après nous : il vit Lady Lucie refuser obstinément les sollicitations que lui faisoit le Lord F... pour danser avec elle , sans qu'il parût y donner la moindre attention. Je suis persuadée cependant qu'il fit sur sa façon de se comporter plus de remarques que nous n'imaginions. J'attendois qu'après qu'elle auroit refusé ce Lord , & beaucoup d'autres des plus qualifiés , M. Bellair n'auroit pas manqué de l'aller prendre : je me trompai. Au con-

traire , il l'abandonna à routes ses volontés , & fut se ranger à l'écart auprès de Lady Juliette , jeune Personne fort aimable , mais qui toujours attentive sur ses appas , ne les perd pas plus de vue que si elle ne s'occupoit que d'elle seule. Il parut auprès d'elle avec la galanterie la plus vive , la plus empressée.

Lady Lucie changea de couleur ; mais elle voulut dérober sa confusion , affectant d'être incommodée de la chaleur , & de vouloir éviter les importunités du Lord F . . . , qui ne pouvoit la quitter , malgré toute l'indifférence qu'elle lui témoignoit. Il vouloit lui faire observer qu'elle n'avoit rien à espérer des soins de M. Bellair : mais le Lord ne faisoit par-là que se rendre plus importun à ses yeux. Elle fut enfin si rebutée de toutes ses façons , qu'elle ne voulut plus absolument lui parler.

M. Bellair , après avoir eu les plus grandes attentions pour Lady Juliette ,

trouva le moment de demander à notre Amie , comme par manière d'acquit , si elle avoit fini de danser.

Elle se détourna pour cacher son émotion ; tandis que le Lord . . . lançoit sur M. Bellair des regards qui auroient immanquablement élevé quelque dispute , si ses regards eussent reçu l'explication qu'ils prétendoient exiger. J'en frémis en moi-même.

Enfin Lucie parut si hors de contenance , que je la pressai de se retirer , parce qu'il étoit déjà tard. Elle ne me répondit rien. Comme M. Bellair alloit pour la reconduire , le Lord , qui étoit à côté d'elle , lui présenta sa main. M. Bellair se tint un peu reculé , comme s'il eût voulu qu'elle l'acceptât ; mais elle , avec des yeux où se peignoient tous les sentimens de son cœur , appella doucement M. Bellair , & ne voulut donner sa main qu'à lui.

Lorsqu'il l'eut laissée dans son car-

rosse, elle dit : « Ah, Emilie ! tout est » fini, je l'ai perdu pour toujours ! » Et elle fondit en larmes.

Le lendemain elle ne vit personne.

M. Bellair ne vint chez elle que sur le soir. Il la trouva dans son cabinet tenant la tête penchée sur un petit portrait qu'elle avoit fait de son Amant.

Elle tressaillit de plaisir en le voyant ; je lui fis plusieurs fois des signes pour la presser de lui dérober sa foiblesse & la miniature qu'elle avoit sous ses yeux ; mais elle n'en fit rien, & ne voulut point m'entendre.

M. Bellair regarda à plusieurs reprises l'objet de l'attention de Lucie ; mais il ne témoigna que peu d'intérêt à sa mélancolie : il craignit seulement qu'elle fût un peu fatiguée, & ne voulut point que je sortisse de l'appartement. Je ne vous dirai point ce que j'aurois fait d'un tel Homme.

Enfin je sortis pourtant ; mais quoi-

qu'il soit resté auprès d'elle , aussi-bien que le Lord F . . . qui , par le moyen des domestiques subornés , s'étoit procuré l'entrée , & le Chevalier Edoward Wallcot lui-même , je n'ai rien pu apprendre de ce qui s'étoit passé.

En vérité ce M. Bellair me choque ; je ne puis soutenir une conduite aussi étrange.

Madame & M. Fenton pensent , tout comme moi , que Lady Lucie devroit lui interdire de continuer ses visites , ou au moins prendre un ton différent avec lui ; mais elle est incapable de suivre aucun parti , & ne fait que s'abandonner au désespoir.



L E T T R E X X I V .

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bart.*

RIEN n'a manqué au triomphe que j'ai eu à Ridotto : si le cœur de Lady Lucie fourient l'épreuve à laquelle j'ai prétendu le soumettre , lorsque j'y ai dansé avec une des plus belles Personnes de l'assemblée (Lucie pourtant exceptée) ma victoire sera complete : mais un de ses Parens l'obsède , bourdonne importunément autour d'elle , & il n'y a pas moyen de l'éloigner. Cependant à vous dire vrai , Lumley , je ne crains rien de sa part ; toutes mes frayeurs sont dissipées.

Je me rendis hier au soir chez Lady. Elle étoit avec Miss Pleydel , & se tenoit appuyée sur la table , regardant un portrait que je ne lui avois jamais vu , & qui me sembla être le mien. Un portrait !

Comme sa mélancolie prenoit beaucoup sur moi, je ne voulus point demeurer seul avec elle, de peur de ne pouvoir y résister long-tems. Je priai donc Miss Pleydel de ne point sortir : elle ne faisoit que voltiger, que chuchoter sur de petits sujets de conversation avec Lady Lucie, dont les yeux paroissoient avoir versé des pleurs : elle s'efforçoit de ramener ses regards tristes & mourans sur ce portrait pour le mieux contempler. Tandis que j'étois ainsi comme sur les épines, Emilie, qui nous avoit laissés seuls, se livroit au sommeil.

Je ne pus enfin retenir ma curiosité. Je m'en pris au portrait. « Quel est donc, » lui dis-je, l'heureux modèle qui a pu voir votre pinceau s'exercer en sa faveur ? »

Un léger sourire vint égayer ses traits ; mais ce rayon de gaieté disparut bientôt sous un sombre nuage de tristesse.

« Ne vous reconnoissez-vous pas vous-

» même , me dit-elle en soupirant ?
» Je ne me figure point que mon pinceau
» ait eu l'honneur de vous prêter rien
» qui ne vous appartienne : je prétends
» seulement conserver cette ressemblance
» de M. Bellair , pour me rappeler sans
» cesse celui qu'il fut. »

Je fus pénétré , Lumley , pénétré jusqu'au fond du cœur. Je ne pus m'empêcher de tomber à ses pieds , & de lui demander pardon de tous les soupçons que j'avois eus : en même tems je lui demandai sa main , cette main qu'il lui sembloit que j'avois estimée si peu. Mais l'arrivée du Lord F . . . m'empêcha d'aller jusqu'à la soumission que j'étois prêt de lui faire : je dois dire en faveur de Lucie , qu'elle parut aussi surprise , aussi choquée que je le fus à l'aspect de ce parent : mais comme il ne sembloit point vouloir se retirer , & que je n'avois pas assez d'inquiétude à son sujet pour en marquer de l'impatience , je les laissai ensemble , au refus
des

des instances qu'elle me faisoit de souper avec elle.

Je retournai la voir le lendemain. Milady Fenton y étoit ; je leur proposai la promenade dans le Parc.

Lady Lucie en fut enchantée ; mais elle me marqua du ressentiment de ce que je l'avois laissée avec le Lord : elle m'assura qu'elle avoit renvoyé son domestique pour avoir manqué à ses ordres. Elle me donna le bras , étant obligée de marcher sur le gazon au travers du Parc.

Des avances aussi marquées & aussi publiques m'autorisent , mon Ami , à ne lui plus dissimuler mes sentimens. Si après m'en déclarer une seconde fois , elle vient à changer encore , c'en est fait , il faut que je l'abandonne pour toujours mais je veux croire qu'elle est sincère & de bonne foi. Je l'ai épiée de bien près : elle peut changer , & même après m'avoir donné sa main ; mais le supposer , c'est au moins supposer que j'aurai joui de

quelques fortunés momens. Oui, celui que l'Amour couronnera une fois par les mains, aura bu dans la coupe des Dieux.

LETTRE XXV.

Miss PLEYDEL à *Miss* SOPHIE PLEYDEL.

Nous avons été tous ici dans le trouble & dans les plus vives allarmes. M. Bellair a été blessé par le Lord F . . . , qui l'est aussi lui-même : heureusement qu'ils ne sont point en danger. M. Bellair n'a qu'une blessure légère ; mais il n'est pas assez bien pour pouvoir sortir.

Vous vous représentez la situation de Lady Lucie ; comme elle n'est pas en état d'écrire ; elle a exigé que je vous racontasse les particularités de cette dispute.

Le Lord F . . . , depuis son retour en Angleterre, a montré beaucoup d'empressement pour elle : malgré l'indiffé-

rence avec laquelle il étoit reçu , il n'étoit pas moins constant à revenir ; il forçoit même les gens lorsque l'entrée de sa maison lui étoit interdite. Il s'obstinoit ainsi , parce que M. Bellair ne s'étoit point déclaré une seconde fois. Cependant Lady lui avoit dit ouvertement plusieurs fois que, M. Bellair la redemandât en mariage ou non , elle n'accorderoit jamais sa main à nul autre qu'à lui.

Le Lord , sans se rebuter des refus qu'il a essuyés , mais désespérant enfin que M. Bellair prît son congé de lui-même , lui a envoyé un cartel pour se rendre dans le Parc.

Voici actuellement la manière dont le Chevalier Charles Lumley nous a raconté que toute cette affaire s'étoit passée.

« Sur le soir , dit-il , je fus voir M. Bellair , & je le trouvai lisant une Lettre , dans laquelle le Lord F. . . lui signifioit d'avoir à lui expliquer sa conduite à l'égard de Lady Lucie sa

» parente. Ce procédé nous parut étrange
» à l'un & à l'autre ; mais M. Bellair se
» détermina à se rendre à l'appel , &
» moi à l'accompagner. J'eus beaucoup
» de peine à le faire consentir à prendre
» un second , parce que , me disoit-il ,
» on ne lui en parloit point.

» Dès que nous fumes sur le lieu dé-
» signé , le Lord y parut suivi du Colo-
» nel Bamfield : il s'avance & nous dit
» qu'il ne prétendoit pas souffrir plus
» long-tems qu'une personne du mérite
» & de la beauté de Lady Lucie , à la-
» quelle il avoit l'honneur d'être allié ,
» fût jouée d'une manière aussi publi-
» que ; & demandant satisfaction , il
» tire son épée.

» M. Bellair sur le champ tire la sienne,
» & répond qu'il n'y a que Lady qui
» puisse se plaindre de la conduite qu'on
» tient avec elle ; & que si elle est satis-
» faite , il n' imagine point que quel-
» qu'un ait droit d'y trouver à redire.

» Comment , repliqua le Lord , en
» attaquant avec impétuosité , préten-
» drez-vous me jouer aussi , moi ?

» M. Bellair , de son fer écartant la
» lame de son adversaire : Arrêtez , Mi-
» lord , lui dit-il ; ma façon de penser
» est assez connue pour n'avoir pas be-
» soin de la justifier à la pointe de mon
» épée. Lady Lucie , comme je vous l'ai
» déjà dit , est la seule Personne qui
» soit ou puisse être offensée de mes pro-
» cédés ; qu'elle me punisse ou me ré-
» compense selon qu'elle m'en jugera
» digne elle-même : car je suis assuré
» qu'elle sera bien plus affligée de la
» mort de l'un de nous , qu'elle n'a été
» choquée de mes façons d'agir. En ou-
» tre , Milord , j'ai toujours eu en hor-
» reur l'usage barbare des duels : si vous
» me jugez coupable à l'égard de celle à
» qui vous êtes allié , quelle fureur d'ex-
» poser votre vie & de m'obliger de dé-
» fendre la mienne , lorsque je suis l'ag-

» gresseur prétendu ? Peut-il y avoir ,
» j'en appelle à vous-même , ou raison
» ou justice dans un tel procédé ?

» Ce sang-froid de M. Bellair a , je
» l'imagine , irrité le Lord , qui a fondu
» sur lui sans attendre qu'il eût fini de
» parler , & M. Bellair s'est vu pour la
» seconde fois obligé de se défendre du
» mieux qu'il a pu , résolu cependant de
» ne point atteindre son adversaire s'il
» étoit possible ; mais enfin il a blessé le
» Lord au bras , après en avoir reçu un
» coup d'épée dans le côté. Alors il l'a
» ferré de plus près & l'a désarmé. Il a
» fait venir une chaise-à-porteurs , un
» Chirurgien , & avant de permettre
» qu'on visitât la blessure qu'il avoit lui-
» même , M. Bellair a fait reconduire le
» Lord à son hôtel.

» Le Lord F . . . a paru honteux de sa
» témérité (a ajouté le Chevalier Char-
» les) ; il a pris à témoin le Colonel , moi
» & le Chirurgien , & nous a déclaré

« qu'il reconnoissoit son tort, & que
« M. Bellair en avoit agi à son égard
« avec beaucoup de magnanimité. »

Voilà la vérité du fait, suivant la relation du Chevalier Charles. C'est le Chevalier Edoward Wallcot qui m'en a apporté la nouvelle, sans autres particularités. Il a osé dire qu'ils étoient dangereusement blessés tous les deux, & surtout M. Bellair. Nous crûmes donc qu'il étoit de la prudence de n'en parler que légèrement à Lady Lucie, sachant bien que si M. Bellair n'en revenoit point, elle tomberoit encore dans un état pire que celui où elle sort; & je ne savois comment lui apprendre une nouvelle à laquelle je craignois qu'elle ne succombât.

Je fus deux fois pour l'en informer; deux fois je revins sur mes pas, sans avoir eu le courage de lui en parler. Enfin elle descendit de son appartement, & après s'être assise un moment :

« Quel jour étois-je dans le Parc, Emi-
lie ? me dit-elle tristement. . . Je crois
» n'avoir point vu M. Bellair depuis. »

Je l'envisageai sans lui rien répondre :
il pouvoit bien y avoir dans ma façon de
la regarder quelque chose d'un présage
fâcheux ; car mon cœur étoit accablé ,
tant je redoutois de lui causer du cha-
grin : les larmes m'en vinrent aux yeux.

« Ciel ! s'écria-t-elle , quelque mal-
» heur seroit-il donc arrivé ? . . . Il est
» malade . . . Il est malade . . . ! »

Ses pleurs se débordent ; elle sonne.
« Je veux, dit-elle , envoyer sur-le-champ
» savoir comment il se porte ? »

Je l'arrête , & le Chevalier Edoward
se joint à moi pour lui raconter ce que
nous avions appris ; mais quelque adou-
cissement que nous eussions mis dans
notre récit , Lady s'évanouit. Revenue de
cette situation , à peine pûmes-nous l'em-
pêcher de renoncer à la vie.

Le Chevalier Edoward s'offrit obli-

geamment d'aller lui-même voir M. Bellair . . . « Oh ! allez , allez , s'écria-t-elle » avec transport ; dites-lui dans quel » état sa malheureuse affaire m'a réduit » te ; conjurez-le de ma part de prendre » soin de ses jours , qui me sont si chers ; » qu'il apprenne de votre bouche combien » cet audacieux , qui a pu les mettre » en danger , est en horreur à mes » yeux. »

Elle ne put en dire davantage ; la douleur l'oppressoit. A peine fut-il possible de la remener dans sa chambre.

Le Chevalier Edoward partit pour aller chez M. Bellair. Dans une demi-heure il fut de retour avec le Chevalier Charles Lumley , qui nous a rendu l'histoire que je viens de vous décrire , en nous assurant que dans trois ou quatre jours son Ami seroit vraisemblablement en état de venir nous revoir.

Lorsque je fus apprendre à Lady Lucie que le Chevalier Charles étoit dans

l'appartement au dessous du sien , elle descendit avec précipitation pour entendre de lui-même tout le détail de cette affaire : elle le conjura , les larmes aux yeux , de faire tout au monde pour procurer à son Ami une prompte convalescence. Elle a trouvé dans le Chevalier Charles un messager rempli d'affection ; & le domestique a été envoyé à chaque demi-heure pour s'informer des nouvelles de M. Bellair.

Si ces inquiétudes , cet excès de tendresse , ne font M. Bellair s'expliquer définitivement ; s'il n'y répond point , c'en est fait , il faut renoncer à lui. Mais que deviendra notre chère Infortunée ?...



L E T T R E XXVI.

Le Chevalier CHARLES LUMLEY *Bart.*
à *JEAN BELLAIR Ecuyer.*

QU'ÊTES-VOUS devenu ? . . . Plus de combats sans doute. Ayant été forcé de vous quitter avant que vous fussiez parfaitement rétabli, vous n'auriez pas dû négliger de m'écrire.

M. Martin l'est parfaitement : il en a l'obligation en grande partie à ma chère Orpheline, elle lui a rendu tant de soins, qu'il n'a aucune envie de quitter le lieu où il se trouve. Je crois qu'il n'est plus si favorablement prévenu pour Miss Belton. Cependant il partira demain de chez M. Hollis, & il m'a permis de l'accompagner.

Il m'a vu plusieurs fois avec Adélaïde ; mais il ne suppose pas une liaison très-intime entre nous : ne nous sommes-nous

donc pas comportés avec une discrétion bien ménagée ?

Mais apprenez-moi, mon cher Ami, si vous n'êtes pas encore en état de sortir ? Je ne serai point tranquille que vous ne m'en ayez instruit. Comment est votre Lucie ? Car elle est irrévocablement à vous. Quel chagrin n'a-t-elle pas éprouvé ? De quelle douleur n'a-t-elle pas été accablée ? Je n'ai jamais vu une personne capable d'une sensibilité pareille ; personne aussi n'intéresse comme Lucie. Elle sembloit à peine pouvoir vivre sans vous Quels torrens de larmes , Bel-
lair , n'avez-vous pas fait couler des plus beaux yeux du monde ? Si votre cœur n'est pas plus dur que le diamant même , il faut s'attendre



L E T T R E X X V I I .

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*CHARLES LUMLEY *Bart.*

Dès qu'il m'a été possible de quitter mon appartement , j'ai été chez Lady Lucie , sans l'avoir faite prévenir , voulant la surprendre agréablement.

J'entre dans sa chambre avant qu'on ait pu m'annoncer. Elle me voit , tressaille & jette un cri. Je tremblai qu'elle ne s'évanouît d'étonnement & de joie. Je volai vers elle & la pris dans mes bras.

Dès qu'elle put parler , elle me dit les choses les plus tendres , me supplia d'être persuadé des vives allarmes qu'elle avoit eues sur mon compte , & combien elle avoit été outrée d'apprendre que quelqu'un de sa propre famille en fut venu contre moi à un excès qu'elle ne pardonneroit jamais : elle m'assura encore qu'elle

ignoroit les vûes de ce parent , & que quelques commissions qu'il pût lui faire , elle ne le reverroit de sa vie.

Trop belle , trop chere Lucie ! combien je fus pénétré de toute sa tendresse ! combien mon ame entière fut touchée de son air languissant & abattu , & de ces sourires enchanteurs qu'elle reprenoit à mon abord imprévu ! Mais je ne pus jouir d'une occasion favorable d'épancher tous mes sentimens. Madame & M. Ferlon étoient auprès d'elle , & parce que c'étoit ma première sortie , elle ne voulut point me retenir long-tems , par inquiétude pour ma santé.

Elle parla très-avantageusement de vous , mon cher Charles , & dit hautement qu'elle auroit toujours pour vous l'estime la plus sincère , en reconnoissant de l'amitié qui vous attachoit à moi. N'est-ce pas là être bien aimable ?



L E T T R E XXVIII.

Lady LUCIE FENTON, à Miss SOPHIE
PLEYDEL.

QUE j'ai été combattue de frayeurs & de perplexités cruelles ! j'ai pensé mourir au danger que vient d'essuyer M. Bellair. Le ciel , grâces lui en soient rendues ! l'a accordé à mes pleurs , à mes ferventes prières ; il vit , quoique ce ne soit peut-être pas pour m'aimer. Cependant à la première visite qu'il a été en état de me faire , je l'ai vu empressé , & même très-tendre. Peut-être que ma vive émotion , que je n'ai pu lui dérober , en a été la cause unique , & a dû l'attendrir ainsi pour un moment.

Moi , que l'art seul sembloit avoir composée en tout , je suis devenue le chef-d'œuvre de la simplicité même. Mais lorsque je réfléchis aux façons qu'il a eues avec Lady Juliette à Ridotto , à

sa manière de s'être captivé auprès d'elle durant toute la soirée , à cet entier oubli qu'il fit de moi , jusqu'à abandonner ma main à cet odieux Lord F . . . Oh Sophie ! les espérances mêmes les plus foibles ne restent pas à votre malheureuse Amie !

Lady Juliette a de la jeunesse & des graces ; elle ne le dédaignera point. Sa fortune & sa famille trouveront en lui un parti sortable. Que je tremble de le perdre pour toujours ! N'importe , je dois mille actions de graces au ciel pour la conservation de ses jours. Qu'il vive ! qu'il soit heureux ! & je mourrai tranquille. Rien ne me reste donc aujourd'hui ; je suis sûre que cette Lady Juliette est la plus heureuse des Femmes. Il a voulu m'oublier , je le crois ; il m'a certainement oubliée. Peut-être qu'il a fait quelques efforts pour m'aimer ; mais le souvenir de tant d'outrages passés s'opposeroit à son amour renaissant , à cet

amour dont une fois j'ai pu faire le bonheur de ma vie.

Ne me refusez pas votre pitié, Sophie; je sens mon cœur se briser : cependant j'endure toutes mes peines ; je les souffre , sur-tout en sa présence, avec autant de patience & de sérénité qu'il m'est possible ; parce que je ne veux ni le dégoûter, ni l'éloigner de moi par mes plaintes : plaintes, hélas ! combien elles sont inutiles !



L E T T R E XXIX.

Le Chevalier CHARLES LUMLEY *Bar^e,*
à JEAN BELLAIR *Ecuyer.*

Vous rirez certainement à la lecture de ma Lettre. M. Martin, dès qu'il a été de retour chez lui, s'est livré avec transport à faire mille éloges d'Adélaïde. « Si au moins votre folle imagination » vous avoit fait aimer une personne » comme Miss Dingley, s'est pris à dire » le bon Gentilâtre, j'aurois fait quelque chose pour vous; mais comme » vous ne voulez point prendre une » Femme de mon choix..... Si j'avois » quelques années de moins, je ne penserois plus à Miss Belton, j'épouserois » moi-même cette Adélaïde. »

Devinez de quels yeux nous nous sommes regardés l'un l'autre, lorsque je lui ai répondu: « Mais, Monsieur, je

» n'ai jamais refusé d'épouser Miss Dingley. »

» Comment , dit M. Martin , après
» une petite pause , ne seroit-ce point
» la Fille de cette Françoise dont on a
» parlé ? Elle-même , Monsieur ,
» répondis - je ; & je me flatte que
» l'ayant jugée digne de vous , vous voudrez bien consentir à ce qu'elle & moi
» nous nous donnions une foi mutuelle. »

« Vraiment , répliqua-t-il , je erois
» bien qu'une jeune Fille n'acceptera
» point un Homme de mon âge , lorsqu'elle s'est coiffée d'un Galant de votre jeunesse. »

« Elle ne consentiroit pas , j'en suis
» persuadé , Monsieur , répliquai-je , à
» donner sa main au plus jeune , au
» mieux fait , au plus riche qui soit dans
» l'univers. J'ai eu le bonheur d'obtenir
» son cœur , plutôt sans doute par la
» bonne opinion que feu son Pere avoit
» conçue en ma faveur , que par quel-

» qu'autre qualité qu'elle ait pu trouver
» en moi. »

Cette réplique ne lui déplut point.
Alors je l'informai de quelle façon elle
s'étoit comportée à l'égard du Chevalier
Richly, & ce fut une nouvelle source
d'éloges pour elle.

Fort bien, dit-il ; j'irai la revoir &
l'entretenir.

Ces apparences ne sont-elles pas bien
flatteuses, mon Ami ? Mais pourquoi
n'avancez-vous pas vos affaires ? Elles me
paroissent courir à un dénouement. Je
suis bien impatient d'en voir l'heureuse
issue.



L E T T R E X X X .

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bart.*

J E me rendis hier , mon cher Lumley , chez Lady Lucie ; mon intention étoit d'y dîner & d'y passer l'après-midi : c'étoit pour la première fois , depuis que j'avois été obligé de garder mon appartement. J'étois mis d'un goût plus soigné qu'à mon ordinaire : je portois un habit avec lequel je n'avois point encore paru.

Après être entré dans l'appartement où étoit Lady avec Miss Pleydel , celle-ci (toutes ces phrases d'usage une fois répétées) me regarda en souriant , & me dit : « Vous êtes , en vérité , M. Bellair , beau comme un nouvel Epoux. »

« Aussi est-ce à ce titre que j'aspire bien-tôt , Milady » répondis-je , en jettant un regard sur Lady Lucie , qui baissa tout-

de-suite les yeux , & qui peu après tomba en défaillance.

Je laissai voir mon trouble , mes allarmes. Je sentis que je l'aimois par-dessus tout. Je la retins long-tems dans mes bras , avant qu'elle pût revenir à elle-même , & ce fut dans cette position qu'elle reprit l'usage de ses sens. Alors elle se releva en poussant un profond soupir , & s'éloigna ; toute ma tendresse , tous mes discours furent inutiles pour la retenir. Elle fut près de moi comme pétrifiée , ne paroissant pas pouvoir faire attention à mille choses affectueuses que je lui disois ; car plus de déguisement. Je lui parlai de ma flamme dans des termes que je n'avois point , au moins depuis long-tems , accoutumé de lui faire entendre ; mais elle ne se prêtoit nullement à m'écouter. De tems en tems des soupirs lui échappoient ; elle levoit les yeux , & des inquiétudes , des doutes cruels paroissoient l'agiter. Je n'en étois

pas moins violenté moi-même. Je pris une de ses mains , & je lui demandai mille fois comment elle se trouvoit , si elle ne feroit pas mieux ? Je ne pus lui arracher un seul mot.

Lorsque l'on fut à table , elle ne put rien prendre , quelques instances que je lui fisse. J'étois pénétré de ce nouvel accident ; j'en craignis les suites : à cette fois elle vit mon trouble , elle entendit mes questions empressées & tendres , mes prières répétées de manger de quelques mets. Nulle réponse encore. Toujours morne & silencieuse , même après que nous fumes levés de table ; je la conduisis dans une autre pièce , elle s'assit , & fut sans mouvement , sans prononcer un mot. Je ne vis jamais une plus frappante , une plus touchante image du désespoir. Ses soupirs m'arrachoient le cœur , & lorsque Miss Pleydel fut sortie , je portai sa main contre mes lèvres , je me penchai vers elle : « Apprenez-moi , ma

» chere Lady Lucie , lui dis-je , appre-
» nez-moi la cause de cet événement sou-
» dain qui me tue ? »

Ses beaux yeux se portèrent sur moi ,
& après avoir hésité un moment , pen-
dant lequel un tremblement universel
s'empara d'elle , une pâleur mortelle obs-
curcissant tous ses traits : « Apprenez moi
» vous-même d'abord , me dit-elle , en
» prenant un ton imposant , un ton de
» solennité ; parlez-moi sous le regard
» de la vérité elle-même qui vous ob-
» serve , comme si vous répondiez au
» Tribunal auguste de cet Être qui con-
» noît le plus intime de nos cœurs ,
» qu'est ce que vous entendez lorsque
» vous dites que vous espérez d'être bien-
» tôt Epoux ? »

» Sous le regard de cette même vérité
» la plus souveraine que vous puissiez in-
» voquer , lui répondis-je , j'entends
» que d'après votre conduite douce , ai-
» mable & franche à mon égard , je me
» suis

« suis livré à l'espoir le plus invincible
« de n'être point refusé, lorsque je vous
« demanderai de vous lier à moi par des
« nœuds indissolubles. Mais cet accident
« qui vient de vous affliger me pénétre
« au-delà de toute expression. »

Tandis que je lui avois parlé, ses yeux s'étoient fixément attachés sur moi; & lorsque j'eus fini: « Dieu propice ! » s'écria-t-elle, en joignant étroitement les mains, seroit-il possible ? » Alors elle tomba sans mouvement dans son fauteuil; je craignis un nouvel évanouissement; pour le prévenir, je la pressai contre mon cœur palpitant, & je m'efforçai par tous les termes les plus tendres que l'amour me put inspirer, de porter la paix dans son esprit; mais cet amour, qui s'expliquoit de nouveau, avoit élevé trop de sentimens tumultueux dans son ame, pour les voir se calmer sitôt. Les soupirs soudainement suivis d'un torrent de larmes, ôtèrent à

Lucie l'usage de la voix. J'étois moi-même à-peu-près dans le même état. Je la conjurai cependant , lorsqu'elle fut un peu tranquillisée , de me déclarer si mon rendre espoir étoit indiscret & téméraire. Elle fut long-tems sans pouvoir articuler une parole , quoique ses yeux , fixés sur les miens , m'eussent déjà convaincu par le plus persuasif langage , que j'allois être heureux au gré de mes desirs ; & comme si toutes leurs expressions n'en eussent pas dit assez , je sentoits ses mains serrer affectueusement les miennes. Ces étreintes , je les lui rendois plus vivement encore , & mes bouillans transports confondoient les feux de mille baisers sur les organes divins de ses soupirs & de ses pleurs.

Enfin sa voix se dégage , & cette Amante adorée s'écrie : « Êtes-vous réellement bien sincère , mon très-cher Bellair ? Me seriez-vous constant ? Voudriez-vous m'appartenir , être à

« moi pour toujours ? Et n'avez-vous au-
« cun dessein sur Lady Juliette ? »

« Aucun ; non , aucun. O vous ! ma
« vie , mon ame toute entière , ajoutai-
« je en l'embrassant avec transport , je
« n'aimai jamais , jamais je ne pourrois
« aimer d'autre Beauté que ma chere ,
« ma divine Lucie Et si j'avois pu
« connoître que vous avez daigné prifer
« ainsi ma tendresse , je me serois bien
« plus hâté de vous renouveler l'aveu
« d'un penchant que rien ne peut faire
« changer. Soyez donc tranquille doré-
« navant , ma belle Lucie : dissipez vos
« frayeurs & vos doutes ; qu'ils fuient à
« jamais loin de votre cœur rassuré. Dès
« ce moment ne nous occupons , ne nous
« remplissons que de notre félicité mu-
« tuelle. »

« Hélas ! dit-elle , fouriant pour ainsi
« dire au travers de ses pleurs , tant de
« craintes , d'incertitudes & d'alarmes ,
« ont tour-à-tour & à la fois si cruelle-

» ment regné dans mon ame, qu'il ne m'est
» pas possible de dompter tout-à-coup les
» trop vives émotions qu'une joie aussi in-
» attendue me cause. En vérité, en vérité,
» M. Bellair, continua-t-elle, en jettant
» sur moi des regards pleins de tendresse,
» j'ai souffert au-delà de tout ce qu'on
» peut concevoir; mais la force de mon
» amour m'a toujours soutenue contre
» toutes mes peines; & si j'ai assez de
» courage pour résister à cet excès de fé-
» licité, je serai plus que récompensée
» de toutes mes souffrances évanouies; à
» présent ce poids immense du bonheur
» que vous me faites éprouver m'ac-
» cable. »

En finissant de parler, elle eut besoin de ses mains pour appuyer sa tête. Excessivement ému de la voir si douloureusement agitée du souvenir de ses maux passés, je tombai à ses genoux, en la conjurant de me pardonner tous les tourmens que j'avois pu lui causer.

« Je vous pardonne , je vous pardon-
» ne , reprit-elle avec chaleur , jettant
» ses bras autour de mon col ; je n'ai
» jamais été fâchée contre vous , je n'é-
» tois qu'affligée. » Et se détachant de
moi tout-à-coup , le visage couvert d'une
rougeur extrême : « Excusez-moi , me
» dit-elle , M. Bellair ; j'ai pour vous
» trop de tendresse , j^e vous aime à l'ex-
» cès. Mais je n'ai nulle de ces pensées
» que la pudeur défavoue ; je dois vous
» aimer. Je cède à vos droits & à ma
» gloire : je n'ai point de parent plus
» proche qui puisse partager mes affe-
» ctions ; vous m'êtes tout , ma Famille
» entière : foyez mon Pere , mon Ami ,
» mon Epoux. »

Mifs Pleydel vint alors dans l'appar-
tement ; Lady bondit & court l'embras-
ser. « Mon Emilie , lui dit-elle , je suis
» heureuse ! j'appartiens à M. Bellair !
» Oh ! il est le meilleur , le plus vrai , le
» plus cher , le plus parfait des Hommes ! »

Miss Pleydel l'embrassa à son tour ; l'assura qu'elle prenoit la part la plus sincère à son bonheur , & qu'elle espéroit qu'il ne seroit jamais plus interrompu. Elle la pria de s'asseoir & de goûter en paix les instans fortunés qu'elle retrouvoit. En même tems Miss Pleydel lança un regard sur moi , pour me faire entendre qu'elle craignoit que je ne lui eusse ouvert mon cœur trop précipitamment , dans la situation triste où depuis si long-tems languissoit Lady Lucie.

A cet air tout transporté , à ces tressaillemens subits d'une tendresse trop vive , quoiqu'on y peut voir je ne fais quoi d'une inexprimable volupté , je craignis aussi que son amour , plus excessif que je ne me le serois jamais imaginé , n'allât jusqu'à lui ôter la raison. J'étois extrêmement affligé de tout ce que j'avois pu penser sur sa conduite passée à mon égard : mais dans ce mo-

ment , quoique je fisse tous mes efforts pour la calmer , mon cœur me reprochoit de n'avoir pas usé d'assez de ménagement ; & ce ne fut que le lendemain que je parvins à regagner ma tranquillité moi-même. Notre séparation , quoique je l'eusse différée fort tard , fut très-touchante. Je priai très-instamment Emilie de ne point l'abandonner de toute la nuit , & d'employer toute son amitié à veiller sur mon adorable Lucie.



L E T T R E . X X X I .

*Du même au même.**Acton.*

COMME je fais que vous vous intéressez si fort à mon bonheur , je ne me défendrai point de vous entretenir si souvent de l'objet encharmeur qui m'en est une source intarissable.

Je fus le lendemain déjeuner avec Lady Lucie. Le plaisir l'agitoit , tandis qu'elle me reçut ; mais elle étoit pâle , défaite , exténuée.

Mifs Pleydel me dit que Lady Lucie n'avoit pu goûter de repos , & qu'elle craignoit que sa santé ne souffrît beaucoup de la violence dont tous ses sens avoient été émus , & de son défaut d'appétit.

Je fus très-allarmé ; je demandai à Lady Lucie si elle ne seroit pas bien-aise de retourner à Acton pour quelques

jours. « Vous n'avez point entièrement
» abandonné la maison que vous occu-
» piez à la campagne , & je puis encore
» y reprendre ma Ferme , dis-je en sou-
» riant. » Une semaine ou une dizaine
de jours passés dans la tranquillité des
champs , avec tous les efforts que j'em-
ploierai à vous procurer quelques amuse-
mens , pourront bien contribuer à ra-
mener dans vos esprits le calme & la
paix.

Ma proposition fut extrêmement de
son goût ; elle y consentit sur le champ.
Elle ne voulut différer son départ de la
ville , que jusqu'à ce qu'elle eût vu Lady
Bellair & le Chevalier Edoward , per-
suadée qu'elle est aujourd'hui des devoirs
qu'elle s'impose de leur rendre visite.
« Je veux leur demander pardon , dit-
» elle , d'avoir , quoique bien involon-
» tairement , exposé leur fils à un dan-
» ger aussi grand que celui qu'il a sou-
» ru. »

D'abord je n'entendis pas parfaitement ce que signifioit ce discours , mais je lui dis que j'étois sûr qu'ils viendroient la voir à Acton ; & je la priaï de ne point perdre de tems , n'ayant rien tant à cœur que la conservation de sa santé. Je finis, en l'assurant que je ne faisois qu'aller chez mon Pere , & que je revenois pour partir avec elle en moins de deux heures.

Ce fut avec grand-peine que je m'arrachai d'auprès d'elle pour quelques préparatifs nécessaires avant de quitter la ville ; & dès que je fus de retour chez elle (même avant l'heure arrêtée , afin de lui épargner le désagrément de l'attente ,) nous partîmes.

L'air de cette campagne lui a déjà été très-favorable. Elle y est ne respirant que la tendresse & la joie : il ne m'est pas possible de vous représenter ses manières de se comporter ; tout en est admirable : ses momens , son attention

elle les rapporte entièrement à moi seul.

Hier nous avons eu une petite altercation très-aimable. J'eus occasion de lui dire combien je desirois de terminer tout, afin de pouvoir, dès qu'elle seroit parfaitement rétablie, recevoir la société de nos Amis, quoique le Chevalier Edouard jurât de ne point rester avec nous. Elle me dit que son Homme-d'Affaires & son Avocat remettroient des copies de tous les contrats de ses biens à mon Intendant. A quoi je répondis que toute sa fortune étoit elle-même; que je ne desirois que son cœur & sa personne, qui étoient à mes yeux d'un prix au-dessus de toutes les richesses de la terre.

« Si vous refusez de prendre tout ce
» qui m'appartient, me dit-elle en riant,
» je ne vous donnerai pas tout ce qui est
» à moi. »

« Je prendrai tout, repliquai-je avec
» transport, tout..... Votre amour,
» votre fortune encore, si vous l'exigez,

» mais pour vous la rendre. Ma Lucie
» sera entièrement indépendante & libre ;
» elle sera sa maîtresse autant que dans
» sa condition présente : son cœur , voilà
» tout ce que je desiré , tout ce que je
» veux posséder. »

« Fort bien , M. Bellair , me dit-elle
» avec sa vivacité première , j'admire
» votre générosité : mais je pourrai sans
» doute être avec vous , même quand
» vous »

Lady Bellair & le Chevalier Edoward
arrivèrent dans cet instant , & furent re-
çus avec les plus grandes démonstrations
de respect & d'estime. Elle les supplia de
lui pardonner tous les maux qu'elle avoit
pu me causer , & d'avoir été la cause in-
nocente de ma dangereuse rencontre avec
le Lord F . . . Elle leur protesta qu'elle
n'emploieroit ses jours à venir qu'à répa-
rer tout ce qui même ne pourroit pas lui
être imputé.

Milady & le Chevalier Edoward lui

disent que c'étoit un excès de condescendance de sa part ; & ajoutèrent , en souriant , qu'elle me gâteroit. « Cela est » impossible , reprit-elle avec un regard » séduisant ; il a tant de bonté , que cela » ne seroit jamais au pouvoir de personne. »

Adorable Lady ! certainement, Lumley , elle me donnera de l'orgueil. Qui pourroit au moins n'être pas un peu vain de posséder un cœur comme le sien ? Il faut cependant me séparer d'elle , quelques heures seulement , pour aller à la ville tout arranger , tout disposer avant l'accomplissement du bonheur auquel je touche.

Je me réjouis avec vous de ce que votre bon Aïeul se montre raisonnable , si son inclination pour une jeune Beauté peut être regardée comme une preuve du retour de sa raison.

L E T T R E X X X I I .

Le Chevalier CHARLES LUMLEY Barr,
à JEAN BELLAIR Ecuyer.

TOUT est réglé , mon Ami : M. Martin ratifie mon bonheur avec mon aimable Adélaïde , & je vais vous convaincre qu'elle l'a rendu le plus raisonnable des Hommes , en vous répétant son discours à cette occasion. « Ayant réfléchi , m'a-t-il dit , sur toutes vos folies avec l'objet que vous aimez , Charles , j'ai vu que je ferois à mon âge une forte figure en prenant le rôle d'Amoureux ; je me suis donc résolu d'aller trouver le Chevalier Belton , & de lui conseiller de donner sa Fille à un Jeune-Homme. »

Ma jeune Lady ne fera point fâchée de ce parti , j'en suis sûr. Je suis enchanté , mon cher Bellair , que vous ayez mis fin aux incertitudes de Lady Lucie. Vous avez assez long-tems éprouvé sa patience.

Certainement elle vous fera des jours heureux. Je vous prie de l'assurer combien je me sens flatté du souvenir dont elle m'honore.

L E T T R E X X X I I I .

Lady LUCIE FENTON , à *Miss* SOPHIE
PLEYDEL.

Action.

SOPHIE ! ma chere Sophie ! je me vois enfin au comble du bonheur ! M. Bellair justifie pleinement tout ce que je vous en avois dit. Il est aimable , il est du plus rare mérite ; mais la nouvelle déclaration de son amour pour moi , après laquelle j'ai soupiré si long-tems , & après tant de vives allarmes , m'a causé un tel excès de joie , que j'en ai presque perdu les sens.

Oh Sophie ! si vous aviez jamais vu les tendres émotions d'une jeune Personne dans les circonstances où je me suis trou-

vée, les empressemens & l'amour extrême de son Amant . . . Vous auriez été moins étonnée de m'avoir vue toujours aussi fortement éprise que je l'étois.

Il m'a proposé de venir dans cette heureuse retraite, pour y rétablir ma santé ; j'ai cédé à son invitation. Tout ce qui lui plaît, me cause le plus grand plaisir. Il me semble que je ne fais que me complaire à moi-même, lorsque je me rends à tout ce qu'il propose. Après l'agitation violente qui a bouleversé ma raison & tous mes sens . . . jouir du bonheur non interrompu d'entendre celui que j'aime, (ce dont je n'aurois pu jouir à la ville) étoit bien en effet le moyen le plus propre de me faire retrouver ce calme & cette tranquillité dont j'avois besoin. Si vous étiez témoin de ses soins & de ses attentions pour moi, au lieu d'être surprise de la passion dont je l'aime, vous vous étonneriez presque de ne pas voir mon amour s'accroître. Il est l'objet de

toutes mes pensées ; je ne vis que pour lui. Si mes constans efforts peuvent le rendre aussi heureux qu'il mérite de l'être , rien ne manquera à ma satisfaction parfaite.

Lady Bellair & le Chevalier Edoward ont bien voulu me faire visite ; ils m'ont traitée avec toute sorte d'égards & d'amitiés. Ils sembloient me dire : « Nous » vous regardons aujourd'hui comme » notre chere Fille , l'appui & la joie » d'un Fils qui nous est si précieux. »

Vous ne sauriez vous imaginer, Sophie , combien j'ai été charmée , transportée de la bonté affectueuse & vraie avec laquelle ils m'ont fait leurs embrassemens.

Après leur départ, M. Bellair m'a prise tendrement dans ses bras, & m'a remerciée de l'accueil que j'avois fait à ses respectables Parens. Mon cœur a tressailli de joie ; & la pudeur avec son pinceau de roses est venue colorer mon visage , lorsque je

lui ai répondu : « Puissions-nous , doux
» & unique objet de toute ma tendresse ,
» vivre aussi heureux , aussi respectables
» que vos chers Auteurs ! » Comment
vous dire quel a été mon ravissement ,
lorsque me tenant ainsi pressée contre ce
cœur où j'avois trouvé tant d'indulgence ,
je l'ai vu demeurer sans voix pour m'ex-
primer ses sentimens ; mais son ame en-
tière reluisoit dans ses yeux enflammés :
combien j'en suis idolâtre ! je ne puis
qu'être infiniment heureuse avec cet ai-
mable maître de tout ce que je suis. Qu'il
possède bien cette noblesse de sentimens
nécessaire à son sexe , mêlée avec la dou-
ceur & la délicatesse convenable au nô-
tre ! Quand je ne cesserois de vous écrire ,
je ne tarirois point sur les merveilles
que j'entrevois dans cette félicité , dont
mon Amant va devenir & le terme & la
cause.

Mais il vient m'interrompre lui-même.
Il a vu que j'étois à écrire , & il a voulu

se retirer. Mais comment pourrois-je avoir quelque chose de caché pour celui dont mon ame est si remplie ?

Je lui ai remis cette feuille : je ne puis vous répéter tout ce qu'il en a dit. Mais je puis vous mander qu'il m'a quittée avec un desir bien affermi de se montrer cet être si charmant dont je vous ai fait la séduisante peinture.

LETTRE XXXIV.

JEAN BELLAIR *Ecuyer, au Chevalier*
CHARLES LUMLEY *Bart.*

CHACQUE instant ajoute à mon bonheur. Avant de partir d'Acton, j'ai surpris ma Lucie écrivant une Lettre ; j'ai voulu sortir & la laisser à ce qui l'occupoit ; mais elle a couru après moi, & m'a dit en riant : « Non, M. Bellair, je n'ai point de » secrets pour vous ; c'est une Lettre que » j'écris à Sophie ma cousine, & comme

» vous êtes le Héros de mon petit ou-
» vrage , il convient que vous sachiez
» comment vous y figurez. »

Je vous jure , Lumley , qu'en lisant cette Lettre, il m'a fallu rougir des éloges que sa main m'y avoit prodigués ; mon ame goûtoit avec des transports délicieux ces preuves inespérées d'un amour aussi parfait.

Je souhaiterois pouvoir vous en envoyer une copie. J'ai tout lieu de croire qu'elle n'avoit écrit que sous la dictée de son cœur ; car j'étois parti ce jour-là même pour Londres , & j'étois de retour une heure plutôt qu'elle ne devoit m'attendre.

Sa Lettre finie , lorsqu'elle s'approcha de moi , elle me vit extrêmement sérieux contre mon ordinaire. Je lui dis que j'avois trouvé ma Mere fort mal ; que j'étois pénétré de sa maladie ; que je n'avois parlé qu'à mon Pere , & que je m'étois hâté de revenir pour être auprès de

la seule Personne capable de me consoler lorsque quelque chagrin m'affligeoit.

Pour dissiper mon chagrin , elle a mis en usage les discours les plus touchans , & elle a ajouté qu'il devoit m'être certainement plus agréable de me trouver à la ville : elle m'a paru en effet très-bien rétablie elle-même , & j'ai consenti de quitter la campagne. En arrivant à Londres , j'ai eu la satisfaction d'apprendre que ma Mere étoit beaucoup mieux. Ma belle Lucie lui a rendu très-obligeamment plusieurs visites , & entr'autres choses très-gracieuses , elle a dit à Milady Bellair qu'elle étoit sûre que je serois le meilleur des Maris , parce que j'étois le Fils le plus affectionné.

Lady Bellair & le Chevalier Edoward ont été enchantés de Milady Lucie. Ma Sœur & mon Frere ont été la voir ; Edoward m'a dit en badinant que « j'ob-
» tiendrois un privilège pour réformer
» les Coquettes. »

A présent sa Famille & la mienne se réunissent pour aller régulièrement ensemble à la Comédie, à l'Opéra, &c: & nous avons été à Ranelagh depuis que les divertissemens y sont ouverts. Quoiqu'elle soit plus belle qu'elle n'a jamais été (car le changement qu'elle a mis dans sa façon de penser l'a certainement bien embellie) elle ne paroît nullement faire attention à la foule qui l'environne : toutes les espèces de cajoleries faisoient jadis sa félicité suprême ; aujourd'hui toute sa joie ne lui vient que de moi seul. Quel prix ne lui en dois-je pas , mon cher Charles ? Elle vaut tant à mes yeux , que mon mérite est bien peu de chose auprès d'elle. Mais l'étude de toute ma vie sera une application constante de m'en rendre moins indigne.

Mifs Pleydel & le Chevalier Edoward Wallcot voient couronner leurs feux par l'Hymen qui va les unir aujourd'hui. Cet Amant n'a ainsi différé son bonheur que

par complaisance pour nous , c'est-à-dire , pour ne pas priver ma belle Lucie de la société de son Amie , jusqu'à ce qu'elle fût en état de s'en passer. Il eut été trop cruel d'exiger un délai plus long.

Miss Sophie Pleydel , qui est venue à Londres pour assister à cette cérémonie , demeurera avec Lucie jusqu'à ce que nous ayons suivi l'exemple de nos Amis. Le Chevalier Edoward & sa nouvelle Lady se rendront pour une semaine ou pour dix jours chez l'Oncle de Sophie. Cet Oncle l'attend à tout moment. Au milieu de toute cette joie , je me rappelle le bonheur qui vous attend ; A quand voulez-vous renvoyer les félicitations que je desiré vous faire , mon Ami , à vous & à votre aimable Adélaïde ?



L E T T R E XXXV.

Du même au même.

MILADY & le Chevalier Edoward Wallcot nous ont quittés Samedi : les adieux que se sont faits Lady Lucie & sa fidelle Emilie, ont été très-affectueux & très-pathétiques. Elles se sont promis, en se séparant, de s'écrire fréquemment l'une à l'autre. Milady Wallcot est certainement très-aimable, & le Chevalier Edoward tient une conduite qui le rend digne d'elle.

Je me suis occupé à récréer la tristesse de ma Lucie après le départ de son Amie : Lucie ne s'en est séparée que sur les attentions que je lui rendois. « Vous » êtes le seul, m'a-t-elle dit, qui puisse » me faire supporter l'éloignement de » mon Amie. »

Sophie Pleydel a aussi beaucoup de mérite : elle est vive, & cette vivacité éclate

éclate dans ses yeux ; mais elle n'a pas cette humeur douce & complaisante avec laquelle sa Sœur Emilie fait charmer. Elle tient cependant un captif dans ses chaînes. Un certain M. Evelyn, qui a refusé un parti que lui avoient destiné ses parens lorsqu'il étoit encore trop jeune pour s'en occuper, n'attend que de voir Miss Sophie se décider pour lui ; mais elle a eu des scrupules sur la façon d'agir de son prétendu ; c'est-à-dire sur le refus qu'il a fait à ses parens. Elle est rusée, & ne veut rien faire avec trop de précipitation : peut-être a-t-elle raison dans cette circonstance ; mais toutes ces personnes, qui sont toujours sur leur garde, s'effraient sans cesse de difficultés imaginaires. Je ne puis deviner ce qu'elle pense à mon sujet : Elle tient ouvert sur moi l'œil le plus vigilant, toutes les fois que je m'approche de Lady Lucie. Elle est bonne, je le crois ; au moins seroit-elle bien certainement une excellente duëgne.

J'ai rattrapé le portrait de mon aimable Lady : j'étois heureux de le demander, quoique j'eusse les desirs les plus empressés de le ravoir. Lorsque le Chevalier Edoward donnoit le sien, entr'autres bijoux, à Milady Wallcor, Lady Lucie se prit à dire qu'elle seroit charmée d'avoir le mien en miniature, parce que sa manière de l'avoir peint avoit fait à mes traits des torts qu'elle ne vouloit pas leur faire. « Et quand me croirez-vous digne, » lui répondis-je, de me voir encore le » possesseur du vôtre ? »

« Oh ! je vais vous l'apporter tout de » suite, me repliqua-t-elle en souriant ; » mais vous savez que je ne puis hon- » nêtement vous l'offrir sans être assurée » qu'il sera gardé sans retour. »

Objet enchanteur ! Que je fus heureux de n'effuyer qu'un aussi léger reproche !



L E T T R E X X X V I.

Le Chevalier CHARLES LUMLEY *Bar^e,*
à JEAN BELLAIR *Ecuyer.*

JE ferai à Londres dans peu de jours ; mais je n'y ferai que très-peu de séjour. Je ne puis quitter pour long-tems Adélaïde , qui m'appartient aujourd'hui pour jamais.

M. Martin en a agi à mon égard en véritable & bon parent : il a généreusement dégagé les fonds que mon Pere s'étoit vu par ses revers obligé d'aliéner ; il me les a rendus , & il a constitué à ma chere Lady Lumley une grande partie de ses propres domaines.

Que ces avantages en sa faveur m'ont flatté de la part de mon Grand-Pere ! Et quelle reconnoissance ne vous dois-je pas, mon cher Bellair, à vous, qui êtes la première cause de ma félicité présente ! Car c'est à vous seul que je dois la conserva-

tion de mon aimable Adélaïde , qui vous a aussi de son côté des obligations si essentielles.

Nous sommes aujourd'hui à Broomwood , & nous y ferons jusqu'à ce qu'on ait fait les réparations nécessaires à l'antique maison que nous devons habiter.

M. Martin a emmené Miss Belton chez M. Hollis pour y voir ma belle Orpheline avant notre mariage , & nous croyons que la même cérémonie se fera bientôt entre elle & le Chevalier Richly. Je vous dirai plus de choses à notre première rencontre Souvenez-vous que Lady Lucie veut bien faire des vœux pour mon bonheur & pour mes plaisirs.



LETTRE XXXVII.

Miss PLEYDEL à Lady WALLCOT.

JE souhaite , ma chere Sœur , que le mariage de Lady Lucie ait eu d'aussi heureux auspices que le vôtre. Je ne vous dirai pas le vœu que je forme ensuite. J'étois excédée d'ennui de me voir sans cesse à côté de ces Amans. Ils sont sans doute l'un & l'autre les plus raisonnables du monde , & même Lady Lucie a toujours passé pour avoir beaucoup d'esprit ; mais les voir ensemble ... les entendre.... sans cesse

Je me souviens que quelqu'un a dit :
« L'égarement de l'esprit fait l'éloquence de l'amour. » Un tiers auprès des Amans y porte une figure bien ridicule. Je crois que M. Bellair est de mon avis là-dessus ... Pour vous , vous ne pensiez pas à tout cela ; le Chevalier Edoward , que vous aviez toujours , vous occupoit

assez. Mais moi , je ne souffrirai pas ces assiduités de la part de M. Evelyn. Lorsque les Hommes sont aussi violemment épris avant le mariage , je soupçonne beaucoup que l'ennui & le dégoût s'en emparent bientôt après. A cet égard Lady Lucie vraisemblablement ne pense guères comme moi. Elle se soumet à des satisfactions bien étendues pour toutes ses coquetteries passées. J'ai toujours cru que lorsqu'une Femme est mariée , elle ne sauroit être ni trop soumise ni trop prévenante ; mais je ne vois point la nécessité d'une obéissance aveugle , d'un excès de complaisance , avant que l'indissoluble nœud soit formé. N'allez pas vous tromper sur tout ceci , Lady Wallcot. Je ne prétends pas vous donner à entendre qu'il y ait la moindre chose à redire dans la conduite de notre Amie : je ne vois en elle que trop de dispositions à gâter le plus agréable , le plus aimable des Hommes par un excès de tendresse. Non , qu'il

ne soit pas très-sensible à l'amour qu'on a pour lui , non qu'il en soit indigne le moins du monde ; bien au contraire , je n'imagine pas qu'il y ait d'Homme qui puisse ressentir un amour & une estime plus vrais & plus sincères pour sa Femme. Mais ils sont si fous l'un de l'autre ; ils oublient si entièrement tout autre objet , que , quelques charmans qu'ils soient , ils n'offrent que trop souvent une très-insipide compagnie à tout le monde , excepté à eux-mêmes.

Tandis que Lady Lucie , tenant le bras de M. Bellair , se promenoit à Ranelagh , le Lord F... les accosta pour la première fois depuis l'affaire qui s'étoit passée ; mais quoiqu'il se présentât avec la soumission la plus respectueuse , elle revint brusquement sur ses pas & se détourna de lui sur le champ. Cependant M. Bellair la pria de se réconcilier ; elle y consentit. M. Bellair courut alors après le Lord , l'obligea de revenir , & le mit

à même de demander & d'obtenir son pardon. Mais elle ne voulut en aucune manière lier conversation avec lui.

Lorsque la cérémonie sera faite, j'irai vous dégager de votre retraite, & bien-tôt après la mienne commencera pour toujours. Bon! après tout, parlez-moi plutôt d'un mariage de prudence que d'un mariage d'amour. S'il alloit arriver aujourd'hui quelque malheur à M. Bellair, que deviendrait notre pauvre Amie? Son aversion envers le Lord F... pour l'avoir seulement exposé une fois ce tendre Amant, est si forte, qu'à peine elle peut l'envifager sans frémir d'horreur. Une sensibilité si vive est, je crois, plus propre à donner des peines que des plaisirs.



L E T T R E X X X V I I I .

*De la même à la même.**Mai 1766.*

ENFIN ce grand jour a lui pour eux : l'Hymen a fait briller son flambeau sur les liens qui les ont unis ; jamais deux êtres ne parurent plus satisfaits de se voir heureusement rapprochés. Ils offrent , en vérité, l'un & l'autre un spectacle bien enchanteur. Rien n'égale la bonne grace & l'honnêteté de M. Bellair pour Lady Lucie ; tout cède à la douceur & à la tendresse de Lady Lucie pour M. Bellair. Tout ce qui peut être capable de gagner les bontés , la bienveillance , M. Bellair en prévient son Epouse ; tout ce qui mérite d'attacher un Epoux , la pudeur de Lucie l'emploie à son tour dans ses façons attrayantes & modestes.

Nous leur avons tous ensemble formé le plus joyeux cortège jusqu'à Riche-

mond , chez le Chevalier Edoward Bellair , où Madame & M. Fenton les ont laissés pour retourner le soir à la ville.

M. Evelyn m'a priée d'aller à la campagne , & je ne l'ai point absolument refusé.

Après avoir passé une quinzaine à Richemond , Lady & M. Bellair doivent résider dans la province de W^t . . . , parce qu'elle imagine que son Mari préfère ce séjour : elle assure que quelque lieu qu'il veuille habiter , ce lieu sera précisément celui qui l'enchantera le plus. Toute la Famille trouve en elle les charmes les plus engageans , & lui témoigne des égards sans réserve. Après tant d'obstacles & d'embarras vaincus , nuls n'ont plus de raison d'espérer une union suivie de plus de prospérités. Puisse leur bonheur ne jamais éprouver de revers ni d'interruptions !



L E T T R E X X X I X .

JEAN BELLAIR *Ecuyer , au Chevalier*CHARLES LUMLEY *Bar^t.**Août 1767.*

A PRÈS tant de mois coulés dans le bonheur auprès de ma charmante Lucie , une partie desquels vous avez été vous-même témoin de notre félicité conjugale , & durant lesquels le moindre reproche n'a pu lui être fait , à propos de quoi , me direz-vous , mettre encore la main à la plume ? Je ne vous écris que pour vous répéter ce que je vous ai déjà si souvent dit , que je ne crois point que rien sur la terre soit capable de diminuer l'attachement que Lucie a pour moi , ni de lui faire desirer de se montrer en public , pour y captiver cette admiration générale dont autrefois elle parut si avide : cependant ni notre mariage , ni notre presque continuelle résidence à la campagne , ne l'ont empêchée de voir des Hommes s'ap-

procher d'elle ; aucun de ses premiers Admirateurs n'a trouvé d'obstacles pour la voir , pour l'entretenir.

Il y a environ quinze jours que , nous promenant dans le Parc , nous nous entretenions des plaisirs de notre félicité présente , un domestique vint nous informer que le Duc de . . . s'étoit trouvé extrêmement mal à quelque distance du Château, & que ses gens l'avoient apporté demandant des secours. Je renvoyai vîte mon domestique , avec ordre de donner tout ce qui seroit nécessaire , & de dire que j'allois me hâter de paroître moi-même. Je fus cependant quelque tems à obtenir de Lucie qu'elle voulût le voir. Je lui dis qu'il seroit peu convenable de ne lui pas rendre ce que la plus simple civilité exige , & que, moi l'accompagnant, le Duc se garderoit bien de lui manquer.

Remplie de complaisance pour moi , Milady me suivit ; mais quoiqu'il lui adressât les politesses les plus respectueu-

ses , & qu'il me priât de ne lui point refuser un asyle jusqu'à ce qu'il fût en état de continuer son voyage , elle ne voulut point s'asseoir dans son appartement que je n'y fusse présent. Elle fut si réservée , si loin des plus communes prévenances , qu'elle ne quitta jamais ses crayons lorsqu'elle cessoit de jouer avec le tendre fruit de notre union , qui l'amusoit beaucoup , & qu'elle vouloit avoir très-souvent pour passer quelques heures à le caresser. Mais après avoir permis au Duc de le voir un moment , elle sonna la Nourrice pour l'emporter , & bientôt après elle quitta le Duc elle-même.

Depuis quelques jours Milord Duc feignant d'être indisposé pour avoir un prétexte d'essayer quelque entreprise contre Lucie , en déployant les charmes de sa personne , & en mettant en usage toutes les batteries de ses soupirs , de ses œillades & de ses flatteries , voyant enfin que ses progrès étoient nuls , & qu'à me-

sûre qu'il s'enflammoit , Lucie ajoutoit à ses froideurs , prit congé & partit , à notre grand contentement. J'ai depuis ouï-dire par le Chevalier Edoward Wallcot , que le Duc , non-seulement ne songeoit plus à revenir troubler notre bonheur domestique , en renouvelant ses tentatives contre la pudeur qui lui avoit résisté , mais qu'il employoit des sommes considérables pour suivre le torrent de toutes les nouveautés , & qu'après avoir voyagé de toutes parts , il avoit emmené avec lui à la ville une nouvelle conquête. J'ai appris encore qu'il avoit été saisi par des créanciers qui lui avoient fait de très-considérables avances d'argent au sujet de ma Lucie. Quelle pitié de voir tant de gens bien nés ne trouver d'amusemens qu'à troubler le repos de leurs voisins , ne savoir prendre pas une occupation convenable à leur rang & à leur fortune , ni à remplir quelque grade qui les rende utiles , ou qui les empêche d'être dange-

reux ! Quelque horrible , injurieuse & désagréable que nous ait été la conduite de cet Homme de Qualité , elle a servi à me convaincre (quoique je n'eusse besoin d'aucune preuve pour me le persuader) que rien n'est en état d'ébranler la constance de mon adorable Compagne , que chaque instant embellit à mes yeux. Les soins qu'elle prend de son Fils , lui assurent le nom sacré de Mere avec autant de gloire , qu'elle a de dignité à porter le respectable titre de la plus tendre des Epouses. Oh ! mon cher Charles , elle possède tout ce que le cœur d'un Homme honorable peut souhaiter de la part d'une Femme honnête. Excusez ces effusions d'un cœur sensible & reconnoissant , & prenez votre revanche, en m'envoyant des Lettres remplies de louanges en faveur de votre Adélaïde , elle qui a tant de droits à tous les hommages que votre cœur doit lui rendre.

Milady vient m'interrompre ; elle me

184 *Histoire de Lucie Fenton.*

surprend au moment où je fais son éloge : c'est pour la première fois qu'elle me résiste ; elle ne veut pas me permettre de continuer.

Milady continuant la Lettre.

Chevalier Charles , n'ajoutez nulle foi à tout ce que vous dit M. Bellair sur mon compte : je suis la plus fière , la plus vaine de toutes les Femmes , enorgueillie de l'approbation du plus aimable des Hommes ; & quelque chose qu'il puisse dire , je ne le vaux point , tant s'en faut , je vous jure.

M. Bellair reprenant la Lettre.

Qui croirez-vous , elle ou moi ? Chacun de nous veut persister : Graces au ciel ! voilà le seul sujet qui nous ait jamais divisé. Mais , en vérité , il faudroit être au-dessus d'un Mortel , pour disputer contre un Ange.

Fin de la troisième & dernière Partie.



TABLE DES LETTRES

contenues dans cette troisième Partie.

LETTRE première. *Jean Bellair Ecuyer ,
au Chevalier Charles Lumley Bar^t.*

Page 1

Lettre II. *Miss Pleydel , à Miss Sophie
Pleydel.* 11

Lettre III. *Jean Bellair Ecuyer , au Che-
valier Charles Lumley Bar^t.* 16

Lettre IV. *Le Chevalier Charles Lumley
Bar^t , à Jean Bellair Ecuyer.* 21

Lettre V. *Jean Bellair Ecuyer , au Che-
valier Charles Lumley Bar^t.* 24

Lettre VI. *Lady Lucie Fenton , à Miss So-
phie Pleydel.* 28

Lettre VII. *Jean Bellair Ecuyer , au Che-
valier Charles Lumley Bar^t.* 35

Lettre VIII. *Miss Sophie Pleydel , à Lady
Lucie Fenton.* 41

Lettre IX. *Jean Bellair Ecuyer , au Che-
valier Charles Lumley Bar^t.* 44

Lettre X. *Miss Pleydel , à Miss Sophie
Pleydel.* 52

T A B L E.

Lettre XI. <i>De la même à la même.</i>	58
Lettre XII. <i>Lady Lucie Fenton , à Miss Sophie Pleydel.</i>	66
Lettre XIII. <i>Miss Sophie Pleydel , à Miss Pleydel.</i>	73
Lettre XIV. <i>Miss Sophie Pleydel à Lady Lucie Fenton.</i>	78
Lettre XV. <i>Jean Bellair Ecuyer , au Chevalier Charles Lumley Bart.</i>	81
Lettre XVI. <i>Lady Lucie Fenton à Miss Sophie Pleydel.</i>	84
Lettre XVII. <i>Jean Bellair Ecuyer , au Chevalier Charles Lumley Bart.</i>	91
Lettre XVIII. <i>Le Chevalier Charles Lum- ley Bart , à Jean Bellair Ecuyer.</i>	99
Lettre XIX. <i>Jean Bellair Ecuyer , au Chevalier Charles Lumley Bart.</i>	101
Lettre XX. <i>Lady Lucie Fenton , à Miss Sophie Pleydel.</i>	106
Lettre XXI. <i>Le Chevalier Charles Lumley Bart , à Jean Bellair Ecuyer.</i>	109
Lettre XXII. <i>Lady Lucie Fenton, à Miss Sophie Pleydel.</i>	111

T A B L E.

Lettre XXIII. <i>Miss Pleydel, à Miss Sophie Pleydel.</i>	113
Lettre XXIV. <i>Jean Bellair Ecuyer, au Chevalier Charles Lumley Bar^t.</i>	118
Lettre XXV. <i>Miss Pleydel à Miss Sophie Pleydel.</i>	122
Lettre XXVI. <i>Le Chevalier Charles Lumley Bar^t, à Jean Bellair Ecuyer.</i>	131
Lettre XXVII. <i>Jean Bellair Ecuyer, au Chevalier Charles Lumley Bar^t.</i>	133
Lettre XXVIII. <i>Lady Lucie Fenton, à Miss Sophie Pleydel.</i>	135
Lettre XXIX. <i>Le Chevalier Charles Lumley Bar^t, à Jean Bellair Ecuyer.</i>	138
Lettre XXX. <i>Jean Bellair Ecuyer, au Chevalier Charles Lumley Bar^t.</i>	141
Lettre XXXI. <i>Du même au même.</i>	152
Lettre XXXII. <i>Le Chevalier Charles Lumley Bar^t, à Jean Bellair Ecuyer.</i>	158
Lettre XXXIII. <i>Lady Lucie Fenton, à Miss Sophie Pleydel.</i>	139

T A B L E.

Lettre XXXIV. *Jean Bellair Ecuyer, au
Chevalier Charles Lumley Bar^t.* 163

Lettre XXXV. *Du même au même.* 168

Lettre XXXVI. *Le Chevalier Charles
Lumley Bar^t, à Jean Bellair Ecuyer.*

Lettre XXXVII. *Miss Pleydel à Lady
Wallcot.* 171
173

Lettre XXXVIII. *De la même à la
même.* 177

Lettre XXXIX. *Jean Bellair Ecuyer, au
Chevalier Charles Lumley Bar^t.* 179

Fin de la Table de la troisième & dernière
Partie.

